

REVUE SPIRITE

JOURNAL MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

33^e ANNÉE

N^o 5

1^{er} MAI 1890.

ANNIVERSAIRE D'ALLAN KARDEC

Les spirites parisiens se sont réunis le 31 mars au père Lachaise pour honorer la mémoire d'Allan Kardec ; M. le commandant Dufilhol a parlé le premier ; puis lecture d'une lettre de M. A. Delanne, et du discours de M. G. Delanne qui n'avait pu assister à la Commémoration ; paroles de M. Leymarie qui avait lu le discours de M. G. Delanne ; discours de M. Auzanneau et de M. Boyer ; communications obtenues et lues par Mmes A. Delanne et Gonet ; discours de Mme Arnaud, de MM. Bouvery et Camille Chaigneau ; lettre de M. Henry Sausse.

M. le capitaine Boulle, indisposé, n'a pu lire les paroles qu'il avait préparées.

Le même soir, banquet présidé par M. P. G. Leymarie ; réunion cordiale, et toast de MM. Leymarie, Auzanneau et son gendre, E. Vincent, Papus. Puis, soirée musicale et littéraire improvisée par les assistants. Parmi les spirites il y avait des poètes, des artistes, des chanteurs, et des danseurs pour permettre aux demoiselles de terminer cette charmante et fraternelle soirée au gré de leurs désirs.

Les discours importants seront reproduits dans la *Revue* prochaine.

LA THÉORIE DE L'INCONSCIENT

(Suite). Voir la *Revue* du 1^{er} avril 1890.

VI

M. Mac-Nab a voulu évidemment tuer le spiritisme à l'aide de l'occultisme et toute cette érudition, dépensée au sujet des manifestations diverses de l'inconscient, n'a pas d'autre but que de remettre en lumière les faits de médiumnité d'un genre spécial, signalés par M. Sinnett dans son *Monde occulte*, que beaucoup de nos lecteurs connaissent sans doute.

C'est bien là, en effet, que nous voyons la volonté agir dans toute sa force,

mais il faut remarquer, *si nous admettons la réalité de ces phénomènes* (1), qu'il n'y a là aucune apparence d'un travail quelconque produit par l'inconscient. Nous sommes en présence de faits qui ne sont pas « à la portée du premier venu » comme le déclare notre adversaire, mais dans ce cas, l'opérateur agit *consciemment*. « Sa conscience pure, revêtue de sa personnalité normale, crée la forme et l'âme. Il conserve le souvenir de ce qui s'est passé et a seulement éprouvé un moment d'abstraction », dit M. Mac-Nab.

Voilà bien le cas où la volonté agit avec une puissance telle que nous nous prenons à douter de la possibilité de semblables phénomènes. Supposons pourtant qu'ils existent, et, ne pouvant aller aux preuves, reconnaissons comme vrais ces faits extraordinaires. Que démontrent-ils, alors ? Tout simplement que, *par la propre volonté de l'opérateur*, son *périsprit* s'est dégagé et que, pendant un temps plus ou moins long, ce *moi fluïdique*, retenu au corps qui lui servait d'enveloppe *par un lien fluïdique*, jouira de toute la puissance accordée par la nature à l'Esprit désincarné. Voilà ce que nous croyons être la vérité. Ce phénomène ne prouve pas que le spiritisme est un mensonge. Loin de là. Il démontre, au contraire, une fois de plus, l'indépendance de l'esprit qui — même pendant la vie éternelle — pourrait se dégager (2), s'en aller bien loin, puis rentrer ensuite dans son domaine provisoire, le corps matériel. Il démontre qu'après la séparation dernière, d'autres manifestations du moi indestructible, c'est-à-dire de l'esprit, pourront avoir lieu, avec la collaboration d'un intermédiaire ou médium. Si l'esprit a conscience alors de son nouvel état, il aura la possibilité de se servir de sa pleine volonté (cas de *Katie King*). S'il est troublé et ne se rend pas exactement compte de sa situation, la manifestation ne sera pas claire, pas correcte, elle pourra même être dangereuse pour le médium, et pour les assistants (3). Elle pourra être grossière et même pornographique, comme le fait remarquer M. Mac-Nab.

Telle est, dans toute sa simplicité, la théorie spirite. Je crois qu'elle est plus positive et plus rationnelle que le système de notre adversaire qui, dans son ardeur à combattre le spiritisme, va jusqu'à prétendre qu'un chat peut être « pour quelque chose » dans la production spontanée d'un air religieux joué sur un piano, sans que personne soit assis devant l'instru-

(1) Il est bon de dire, à ce propos, que M. F. K. Gaboriau, fondateur du *Lotus*, écrivait dans le numéro de mars 1889 de cette fondation : « J'aime croire que les adeptes du « Thibet n'existent pas ailleurs que dans les *Dialogues philosophiques* de M. Renan qui « avait inventé avant M^{me} Blawatski et M. Olcott une fabrique de Mahatmas au centre « de l'Asie sous le nom d'*Asguard* et rédigé des entretiens dans le style de Kool-Hoomi « avant la manifestation de celui-ci. »

(2) Le Dr Gibier, dans son *Analyse des choses*, cite un fait de ce genre.

(3) Voy. encore à ce sujet, l'ouvrage du Dr Gibier.

ment. Laissons-lui narrer ce fait exceptionnel : « J'étais chez mon ami, seul avec lui, le soir à 9 heures, dans la salle à manger, dit M. Mac-Nab, quand nous entendîmes remuer dans sa chambre où il n'y avait personne. Nous ouvrimés alors la porte sans entrer, de telle sorte que nous étions tous les deux éclairés par le lustre de la salle à manger, mais la chambre était obscure. Il venait un peu de la lumière de la rue par la fenêtre et entre elle et nous se trouvait le piano. Il y avait assez de lumière pour voir qu'il n'y avait personne contre ni sur la chaise placée devant. Presqu'aussitôt les notes commencèrent à résonner et un air religieux fut joué dans les notes basses qui étaient les plus éloignées de nous. Une seule note était frappée à la fois et la mélodie fut suivie de notes sans suite. Nous allumâmes alors et je pus m'assurer qu'il n'y avait réellement personne. Il est remarquable que les médiums étaient absents et que mon ami et moi n'avons aucune médiumnité. Mais il pouvait être resté assez de fluide dans l'atmosphère de la chambre pour produire le phénomène. Le chat pouvait aussi y être pour quelque chose, car je l'ai vu fréquemment devenir entièrement lumineux dans l'obscurité sans cependant qu'il répandît aucune odeur de phosphore. »

Puisque les médiums étaient absents, puisque M. Mac-Nab et son ami ne sont pas — ou plutôt ne croient pas être — médiums, qui donc émettait la somme de volonté nécessaire pour faire agir sur les touches du piano le fluide resté dans l'atmosphère de la chambre ? Était-ce l'inconscient de ces messieurs, ou l'inconscient du chat ?

N'est-il pas plus raisonnable de croire qu'il y avait là un esprit musicien et qu'il se servait, pour se manifester à sa manière, des fluides de l'un des observateurs, médium sans le savoir ?

Il n'en est pas moins vrai qu'elle est très jolie l'hypothèse du chat mélomane dont l'inconscient joue du piano. On peut la considérer comme l'une des plus ingénieuses trouvailles de l'occultisme.

Elle prouve aussi qu'il faut avoir un parti pris bien tenace pour voir ainsi les choses et pour aller chercher, d'autre part, chez les alchimistes du moyen âge et les théosophes de l'Inde, des théories étranges et compliquées que l'on amalgame ensuite avec les suppositions des savants matérialistes, ce qui rend encore plus obscures les explications que l'on donne.

VII

Je viens de dire que ces explications sont obscures et je maintiens le mot. On veut les rendre très savantes, on les rend surtout difficiles à lire et véritablement dangereuses pour la simple et vulgaire raison. En voici un exemple :

« ... Quand nous regardons une assiette, dit M. Mac-Nab, nous ne saisis-
 « sons consciemment que les éléments sensibles de la surface, mais nous
 « recevons aussi, sans en avoir conscience, l'impression de toutes les éma-
 « nations vibratoires dynamiques de l'intérieur. Tout cela passe dans l'in-
 « conscient à l'état de virtualité ; la forme et les éléments de l'objet y ont
 « projeté, comme leurs propres enfants, des potentialités proportionnelles
 « aux réalités qui leur ont donné naissance. »

« La conscience pure de l'opérateur, se débarrassant par une sorte d'auto-
 « hypnotisme de la tyrannie de sa personnalité normale, se fixe sur cette
 « image, en réveille les éléments endormis et les amène à l'existence
 « actuelle. »

« Il est nécessaire que l'objet à créer ait existé, mais il peut se trouver au
 « moment de l'opération soit dans l'inconscient de l'opérateur, soit dans
 « celui d'un autre assistant ; soit même dans le produit de la désintégra-
 « tion de l'inconscient d'une personne morte. »

« Une personne éloignée peut aussi assister psychiquement à la séance, de
 « sorte que l'on s'explique très bien qu'on puisse observer le fantôme de
 « cette personne ou de toute autre image contenue dans son inconscient, y
 « compris celles des personnes mortes qu'il a connues. »

« La personne qui se manifeste ainsi n'en a généralement pas conscience,
 « mais elle éprouve une sorte d'absence ou d'abstraction. Ce cas est moins
 « rare qu'on ne pense. »

« Le cas où la manifestation revêt l'apparence d'une personne morte
 « inconnue des assistants mais connue de l'assistant éloigné est très rare,
 « mais j'en connais des exemples. Il convient de la citer parce que c'est celui
 « qui se prêterait le mieux aux interprétations spirites. »

On voit par quelles complications étranges, bizarres et contraires au bon
 sens, passe le phénomène, d'après cette fameuse théorie de l'Inconscient,
 qui s'en ira rejoindre bientôt l'hypothèse de l'*hallucination collective* des
 savants officiels ; celle du *truc habile* du Dr Philip Davis ; celle du *rêve extérieo-
 risé*, de M. Chaseray ; celle du *Démon*, de l'abbé Méric, etc.

Ainsi j'ai dans mon inconscient, une collection d'images, représentant
 des objets, des paysages, des individus vivants et aussi des personnes
 mortes.

Un beau soir, par suite d'une fatigue quelconque, je m'assoupis, au coin
 de mon feu. Mais mon inconscient qui veille, se dégage et va trouver M. Mac-
 Nab et ses amis qui font des expériences, à Paris. Il est bon de dire que je
 connais — c'est une supposition que je fais — un des amis de M. Mac-Nab.
 C'est pourquoi, sans doute, mon inconscient va voir ces messieurs.

Mon fantôme, à l'aide d'un médium qui se trouve parmi eux, pourrait se

manifeste, sans difficulté aucune, d'après la théorie de M. Mac-Nab. Cependant mon inconscient veut faire quelque chose de plus fort. Ce n'est donc pas moi qui vais paraître et me matérialiser ; ce sera l'*image* d'un ami que j'avais et qui est mort, il y a dix ans, par exemple. Alors mon inconscient retire de son propre fonds cette image oubliée peut-être par moi depuis longtemps ; il l'emporte à Paris et se rend au lieu de la réunion qu'il a découvert on ne sait comment ; puis il s'approche du médium et présente à la *conscience pure* de celui-ci l'image de mon défunt. Le médium est entrancé et sa volonté doit-être comme lui, endormie. Mais sa conscience pure agit. Elle s'empare de l'image que lui offre mon inconscient ; elle condense et matérialise cette forme d'abord très vague, puis, peu à peu, le fantôme de mon ami, inconnu de tous ceux qui sont là, apparaît. Il parle, marche, serre la main des expérimentateurs et se laisse au besoin photographier. C'est bien le cas où, selon M. Mac-Nab, la manifestation revêt l'apparence d'une personne inconnue des assistants mais connue d'un assistant éloigné. C'est un cas, dit-il, qui est très rare. Je suis de son avis sur ce point.

Ainsi vous croyez, vous, spirites, que c'est l'esprit véritable de mon ami, mort autrefois, et dont la *volonté*, toujours vivante, agit sur la force psychique du médium, qui se matérialise ainsi, pour donner des preuves irréfutables de son existence d'outre-tombe ?

Pas du tout. D'après M. Mac-Nab et les occultistes, c'est l'opérateur, c'est le médium lui-même qui vit « soit consciemment, soit inconsciemment » dans cette forme matérialisée empruntée à *mon souvenir* ; et mon inconscient, qui a apporté cette forme, assiste psychiquement à la séance tandis que je suis assoupi à cent lieues de là !!!

Il y a plus, je puis courir un grand danger tandis que je sommeille paisiblement au coin de mon feu, s'il prend fantaisie à l'un des observateurs de brutaliser le phénomène, par simple curiosité *scientifique*.

M. Mac-Nab fait remarquer, en effet — il est vrai que le cas n'est pas tout à fait le même, car, au lieu d'une image prise dans mon inconscient ce serait ma propre image que l'on matérialiserait — qu'il peut arriver que dans une séance on matérialise l'identité physique d'une personne éloignée en rapport psychique avec le médium. « Alors, ajoute-t-il, si on agit maladroitement on peut tuer cette personne. *Bien des cas de mort subite peuvent se rapporter à cette cause* (1). Une forme matérialisée peut disparaître et se reformer instantanément, mais le travail préliminaire de sa génération dure au moins un quart d'heure ; elle peut se maintenir ainsi pendant plusieurs heures même en pleine lumière. Je pourrais encore en dire bien long sur

(1) Ces mots sont en italique dans le texte.

« ce sujet, mais l'expérience m'a prouvé qu'il y a des choses qu'il faut
« garder pour soi et qu'il est dangereux de vulgariser. »

Il est fâcheux à un certain point de vue, que M. Mac-Nab s'arrête en si beau chemin. Mais il semble nous promettre d'autres révélations et il faut espérer qu'elles viendront bientôt, malgré la disparition du *Lotus*. En attendant, je signale ces dernières lignes, qui s'adressent aux savants officiels :
« ... Il ne faut pas que personne, fût-il le plus renommé des savants officiels,
« puisse, comme cela a été fait pour l'hypnotisme, démarquer un jour les
« observations rigoureusement scientifiques des Crookes, Aksakoff, Zœlner,
« Gibier, etc. L'interprétation dont nous donnons les grandes lignes est
« entièrement nouvelle (1). Elle diffère totalement de la doctrine spirite,
« surtout en ce qui concerne les apparitions de fantômes que nous considé-
« rons comme des extériorisations d'images mentales. Cette interprétation,
« nous l'avons présentée de façon qu'elle fût accessible à la science moderne
« et nous continuons à la développer et à la répandre autant qu'il sera en
« notre pouvoir. »

VIII

Que pensent, dirai-je en finissant, MM. Richet, Héricourt et compagnie, de cette théorie transcendante de l'inconscient, eux qui n'ont examiné que le modeste rôle qu'il joue, *soi-disant*, dans les communications de la table et dans l'écriture automatique ?

Qu'en pense aussi le D^r Gibier ? dirai-je encore. Il est probable toutefois qu'elle s'écarte absolument de ses idées, si je m'en rapporte à son *Analyse des choses* dont j'aurai le plaisir de parler bientôt à nos lecteurs.

ALEXANDRE VINCENT.

Errata. — *Théorie de l'Inconscient* (N^o du 1^{er} avril de la *Revue*) page 162, ligne 24, au lieu de : Le médium est *entraîné*, lire : Le médium est *entraînée*. Page 165, ligne 33, au lieu de : Manifestations *raisonnables*, lire : manifestations *irraisonnables*.

L'INTOLÉRANCE RELIGIEUSE A TRAVERS LES SIÈCLES

(Voir la *Revue* du 1^{er} avril 1890.)

CHAPITRE XI. — LES VAUDOIS. — PIERRE DE VALDO (1179-1686).

Vers le milieu du xii^e siècle, en 1160, un riche négociant de Lyon, Pierre de Valdo ou de Vaux, après avoir distribué aux pauvres sa fortune tout entière, se mit à expliquer publiquement la Bible, à enseigner la fraternité

(1) Pas tout à fait, puisque M. Chaseray la présentait il y a déjà plusieurs années.

et à créer entre tous les chrétiens la communauté de biens. Aussi se fit-il bien vite de nombreux partisans qui, du nom de leur chef, furent nommés *Vaudois*, après avoir été successivement désignés sous les noms de *Pauvres* ou *Gueux de Lyon*, *Léonites*, *Humiliés*, *Sabottés* et *Insabottés*. Plus tard, comme nous le verrons antérieurement, les Vaudois reçurent des noms divers, mais leur doctrine est toujours la même.

Les Vaudois affectaient dans leur vie une grande pauvreté, ils étaient de mœurs pures et s'efforçaient de se rapprocher le plus possible des chrétiens primitifs par les idées, la vie extérieure qu'ils menaient. Dans leur simplicité, ils attaquaient surtout la hiérarchie ecclésiastique et demandaient que l'Église revint à la pauvreté primitive, car elle avait cessé d'être la véritable Église depuis qu'elle possédait tant de biens temporels.

Ces maximes n'étaient point faites pour plaire à l'Église, qui ne peut souffrir qu'on s'occupe de la question d'argent en ce qui la concerne.

En outre, les Vaudois se proclamaient les véritables représentants de la foi évangélique et disaient que tous les fidèles sont égaux et *prêtres*; que chacun d'eux, sans consécration aucune, avait le pouvoir d'administrer les sacrements; enfin, ils condamnaient le jeûne, la confession, les prières pour les morts comme absolument inutiles, le culte des saints, des images et des reliques. La doctrine vaudoise, des plus sages comme on vient de le voir, reproduisait donc sur quelques points, avec des idées nouvelles, les hérésies de Vigilance, des Donatistes et des Iconoclastes, aussi les confondait-on parfois avec les Albigeois.

Les Vaudois continuaient en définitive les réformes de Claude de Turin, de Pierre de Bruys et de Henry, son disciple. Aussi le pape et le clergé tout entier, qui se trouvaient attaqués à la fois dans leur orgueil, dans leur luxe et leur bien-être, éprouvèrent une vive émotion facile à comprendre en voyant la rapide propagation des idées plus que subversives de la nouvelle doctrine. Et l'archevêque de Lyon ordonna bien vite à Pierre de Valdo et à ses disciples d'avoir à cesser toutes prédications et tout enseignement. Mais les Vaudois, grands logiciens, répondirent : « Doit-on, à l'exemple des apôtres, obéir à Dieu ou aux hommes ? »

Et ne faisant aucun cas de l'ordonnance de M. l'archevêque, ils continuèrent de plus belle leur propagande.

Dès lors, l'Église se mit en mesure d'organiser des persécutions pour étouffer l'hérésie; c'est sa formule. Mais il était trop tard déjà pour enrayer le mouvement; aussi, pendant des siècles, le sang des malheureux Vaudois coula à flots, car le fanatisme et l'intolérance aveugles et intéressés de l'Église se trouva en face de populations aussi honnêtes qu'énergiques.

Traqués dans Lyon et finalement chassés de cette ville, condamnés par

Alexandre III et le concile de Latran de 1179, puis par les papes Lucien III et Alexandre III, les Vaudois se retirèrent dans les montagnes du Dauphiné et remontèrent jusqu'en Picardie, où Louis VIII, dit *le Lion*, envoya, mais en vain, des missionnaires pour les convertir. Son père, Philippe-Auguste, avait, avant lui, employé la violence ; il avait fait raser dans la Picardie plus de trois cents maisons de gentilshommes, qui servaient de lieux de réunion aux Vaudois ; il les avait poursuivis dans le Berry, où des milliers périrent par le fer ou le feu des bûchers.

Dans leur rage de détruire et afin de les atteindre plus sûrement, les inquisiteurs de la foi, dont nous allons bientôt parler, les confondent avec les Albigeois, afin de pouvoir les exterminer. Malgré ces exécutions, à cause d'elles peut-être, le vaudisme s'étend, se développe et prend une extension considérable ; il envahit les vallées de Fraissinières, de l'Argentière, du Val-Louise, dans le Dauphiné ; il pénètre dans les vallées de Pragela, de la Pérouse, de Saint-Martin et d'Androgne dans le Piémont, dans les vallées de Cabrières et de Mérindol dans la Provence ; enfin le vaudisme s'étend en Italie jusque dans la Calabre.

Dès la fin du xiii^e siècle, on le trouve en Angleterre, en Allemagne ; du xiii^e au xv^e siècle, il se répand dans la Bohême, l'Autriche, la Flandre, la Pologne, l'Espagne, la Croatie, la Dalmatie, la Bulgarie et autres contrées dans lesquelles les Vaudois sont dénommés : *Turlupins*, *Oribariens*, *Joséphistes*, *Chaisnards*, *nouveaux circonciiliens* (1), *Fraticelles*, *Bégards*, *Tallards*, *Patarins*, *Sicards*, etc., etc. Et partout, le clergé les atteint et les frappe impitoyablement et toujours les décime, mais sans jamais pouvoir les exterminer complètement, car encore aujourd'hui, dans la haute Italie, il existe plus de 25,000 Vaudois rien que dans le Piémont.

Le clergé ne se contente pas d'employer le fer, le feu et la fumée pour les détruire, car un grand nombre furent étouffés dans les grottes où ils cherchaient un refuge contre la rage de leurs exterminateurs ; mais il cherche encore à les rendre odieux et méprisables en leur prêtant des opinions, des coutumes et des mœurs infâmes.

Les *bons catholiques* représentent les *misérables Vaudois* comme se livrant dans leurs réunions nocturnes à des unions incestueuses ; ils les accusent de mettre en commun leurs femmes, d'adorer les prêtres appelés *Barbes* (2, d'où le nom de *Barbets* donné encore aux Vaudois. Mais ce n'est pas tout encore, on les accuse de sorcellerie et une bulle du pape Eugène IV, en date

(1) Comme nous l'avons vu plus haut chapitre VII, on donnait ce nom de circonciiliens aux Ariens.

(2) Ce terme est encore aujourd'hui en usage en Provence, il sert à désigner un homme âgé et respectable ; il est employé comme synonyme d'oncle.

du 10 avril 1439, accuse le duc Amédée VIII de Savoie de s'être uni aux *sorciers, Frangules, Straganes* ou Vaudois qui abondent dans son pays.

Les chroniqueurs et divers poètes du *xv^e* siècle donnent des détails absurdes, de véritables racontars ineptes relatifs aux *sorciers, fraicturiers* ou Vaudois. Il n'est pas possible de relater ici toutes les atrocités commises envers ces malheureux qui, dès cette époque, comprenaient si noblement la fraternité, aussi nous résumerons brièvement les faits les plus connus, les plus incontestés ; par exemple, en 1459, un nombre considérable de personnes sont arrêtées à Arras comme vaudoises et sorcières ; on leur fait subir les plus terribles tortures, puis on les livre au bûcher ; on fait de même à Amiens, à Tournay, les prisons de ces villes regorgent de Vaudois. Le procès des gens d'Arras est porté devant le Parlement de Paris, il y traîne fort longtemps, enfin le 10 juillet 1491, c'est-à-dire 32 ans après l'emprisonnement des Vaudois d'Arras, un arrêt porte annulation des sentences prononcées à Arras pour *faits de Vauderie*. Mais combien d'innocentes victimes avaient trouvé la mort dans ce long espace de temps ? On ne le saura jamais ! Et, fait inconcevable, depuis le 18 mai 1478, Louis XI avait donné des ordres (lettres patentes) qui mettaient à néant les procès entrepris par les prétendus *inquisiteurs de la foi* contre les Vaudois. Mais, suivant sa coutume, le clergé ne tint nul compte de l'ordonnance royale, puisqu'il n'y était pas contraint par la force, et cependant ce n'est qu'alors qu'il exécute la loi.

Et dix ans après l'ordonnance royale, c'est-à-dire en 1488, l'archidiacre Albert de Capitanès se rend dans le Val-Louise pour réduire les hérétiques ; il en massacre un nombre très considérable ; c'est par milliers qu'il les étouffe dans les cavernes et les grottes des Alpes. Ces criminelles exécutions occasionnent la mort de nombreux enfants, plus de 500 sont trouvés morts dans leur berceau ou entre les bras de leurs mères expirées, et ce que nous venons de rapporter n'est pas un fait isolé.

Quelques années après, les troupes de Louis XII se rendant en Italie, traversent le Val-Louise et *ils en exterminent tous les habitants*.

Mais tous ces crimes historiques ne sont rien à côté des exécutions sanglantes qui eurent lieu en 1545 en Provence, dans les villages de Cabrières et de Mérindol. Les bourreaux qui présidèrent à ces manœuvres se nommaient d'Oppède (1), La Garde (2) et Guérin (3). Ces massacres eurent lieu l'une des dernières années du règne de François I^{er}. Le Parlement d'Aix,

(1-2-3) Jean Maynier, baron d'Oppède, était né à Aix en Provence en 1495, il y mourut en 1558. Comme président du Parlement d'Aix, il prononça en 1540 un arrêt contre les Vaudois et procéda lui-même aux massacres des paysans de Cabrières et de Mérindol et

par un arrêté en date du 18 novembre 1540, condamna vingt-deux des principaux habitants de Mérindol qu'il avait cités devant lui, mais qui n'avaient pas osé comparaître. Le même arrêt qui les condamnait à être brûlés vifs condamnait au bannissement leurs femmes et leurs enfants. Un dernier article était ainsi conçu : « Au surplus, attendu que notoirement le dit lieu de Mérindol est la retraite et *Spelingue* (caverne ou grotte), refuge et port de gens tenant telles sectes damnées et réprouvées, la Cour ordonne que toutes les maisons et bastilles du dit lieu seront abattues, démolies et embrasées, et le dit lieu rendu inhabitable, sans que personne y puisse réédifier ou bastir et que les lieux soient découverts et les bois abattus deux cents pas à l'entour. »

Le roi ne voulant pas donner son adhésion à cet arrêt infâme, il demeura cinq ans sans exécution, mais les pauvres Vandois de Provence ne se trouvaient pas moins entre vie et trépas. Cependant les fanatiques du pays ayant à leur tête le sieur Jean Maynier, dit baron d'*Oppède*, président du Parlement d'Aix, firent assurer au roi, par le cardinal de Tournon, que les Vaudois étaient des séditeux armés, prêts à faire la guerre civile en Provence. Et ce que François I^{er} n'avait pas voulu signer pour cause de religion, il le signa par crainte d'émeute ou de guerre civile. C'est ce même cardinal de Lorraine qui avait voté les mesures les plus odieuses contre les huguenots dans les conseils; un jour qu'on discutait devant le roi s'il fallait livrer les religionnaires aux flammes, Duchâtel, évêque de Tulle, le fondateur du Collège de France, voulait qu'on usât envers eux de douceur. Le farouche cardinal, en sortant du Conseil, fit d'amers reproches au prélat, qui lui répondit : « J'ai parlé en évêque et non en bourreau. »

Ce cardinal, en effet, n'était rien autre qu'un gredin, un affreux bourreau; il le montra bien en agissant de tout son pouvoir sur le roi qui, malade et très affaibli, était déjà le jouet de son entourage, surtout de la Diane de Poitiers. Celle-ci qui avait tout à craindre (on ne l'accusait rien moins que de la triste fin de la campagne de 1544), se joignit au cardinal de Lorraine et l'ordre d'exécution arriva à la fin et bien qu'entaché de nombreuses irrégularités, comme nous allons le voir, il servit aux massacreurs. Ce n'était

cela avec une cruauté inouïe, surtout à cause du ressentiment qu'il éprouvait envers la comtesse de Cental, protectrice des Vaudois, qui lui avait refusé sa main.

Antoine Escalier des Aïmars, baron de la Garde était né d'une famille obscure de Lagarde en Dauphiné, vers 1498. C'était un subtil de fortune connu sous le nom de *petit Paulin*; il parvint, grâce aux massacres qu'il exécuta, au grade de *général des galères du roi*.

Guillaume Guérin, avocat général au parlement d'Aix, était un très malhonnête homme; poursuivi devant le Parlement de Paris, il fut condamné non pour ses atrocités envers les religionnaires, mais pour *faussetés, calomnies et prévarications*.

en somme qu'une *révocation* de la grâce accordée en 1517 aux malheureux Vaudois, révocation que signa le roi, sans la lire, suivant son habitude.

« Au reste, cette signature, comme le dit Michelet (1), n'était pas tout ; il fallait celle du secrétaire d'État ; le cardinal fit signer Laubespín. Il fallait celle du procureur du roi au Grand-Conseil, il refusa. Celle au moins du substitut, il refusa. Le hardi cardinal y mit un sceau quelconque et donna cette pièce informe à l'huissier du Parlement de Provence, qui était à la porte, attendant cette arme de mort.

« Elle n'eût pas suffi cependant ; elle n'autorisait pas l'exécution militaire. Au-dessous de la signature, d'une écriture toute autre que celle de la pièce, quelqu'un, on ne sait qui, écrivit l'ordre qui livrait ce peuple aux soldats.

« Ce qui rendit l'affaire odieuse, c'est que les parlementaires, si zélés contre l'hérésie, étaient des membres de familles seigneuriales, qui allaient recueillir la dépouille sanglante des victimes. Ils étaient juges et héritiers.

« L'arrêt de 1540 ordonnait de punir les *chefs*. Et la pièce informe de 1545, l'horrible faux, ordonnait d'exterminer tout. »

Et cependant, c'est avec ce faux que Mérindol, Cabrières, Fontmarin et vingt autres bourgs ou villages du Comtat-Venaissin et de la Provence furent, en pleine paix, traités comme un camp ennemi pris d'assaut. Le brave Oppède en personne conduisait les troupes. A Mérindol, toute la population avait fui, les assassins ne trouvèrent à éventrer que quelques femmes et un pauvre idiot.

Cabrières était fortifié et les habitants décidés à faire bonne résistance ; alors Oppède leur offrit la vie sauve, s'ils voulaient se rendre. Mais, une fois les portes ouvertes, Oppède et ses deux satanés gendres firent massacrer ceux qui tentèrent de sortir de la ville et ceux qui n'osèrent en sortir. Crespín nous apprend : « que trente femmes, dont la plupart estoient grosses, furent mises et enfermées dans une grange où l'on mit le feu pour les brusler. Ces pauvres femmes croyent si amèremment qu'un soldat ayant pitié d'elles leur ouvrit la porte ; mais ainsi qu'elles sortoient, le cruel président les fit tuer et mettre en pièces jusqu'à faire ouvrir les ventres des mères et fouler aux pieds les petits enfants estans dans leur ventre ».

Ce fait-là qui fait dresser les cheveux sur la tête par l'horreur qu'il inspire n'est pas unique ; d'autres aussi monstrueux se produisirent. Ayant hâte de sortir de ces atrocités, nous nous bornerons à une courte narration des faits suivants. Bien qu'ils ne fissent aucune résistance, ces malheureux Vaudois sont traqués dans les bois et dans les montagnes comme de misé-

(1) J. Michelet, *Hist. de France*, T. X, p. 424 et 425.

rables bêtes fauves. Les soldats en firent périr 3.000. Après les massacres, 250 périrent de la main du bourreau et plus de 700 furent envoyés aux galères de la Méditerranée.

Avant de mourir, de tous ces crimes et de ces horribles forfaits, François 1^{er} n'eut de remords que pour celui des Vaudois ; il recommanda expressément à son fils et successeur de faire reviser cette affaire. Le sieur Oppède et ses complices furent bien emprisonnés en 1547 et subirent un fort long procès, mais il se termina par l'acquiescement de ces monstrueux bandits.

Le Parlement de Paris, ne pouvant se résoudre à condamner le Parlement d'Aix, donnait une fois de plus raison au proverbe : « Les loups ne se mangent pas entre eux ».

Les quelques rares Vaudois qui avaient échappé aux massacres de Cabrières et de Mérindol se réfugièrent en Suisse, où ils se confondirent avec les Zwingliens et les Calvinistes.

Enfin, les derniers Vaudois, sous le nom de *Barbets*, sont encore traqués, sous le Roi-SOLEIL, en 1686, car le grand roy ne se contente pas de ses États, il lui faut aussi convertir à l'étranger ; il pousse donc son allié, Victor-Amédée II de Savoie, à contraindre ses sujets à se convertir au catholicisme. Un grand nombre de Vaudois et de calvinistes s'étaient réfugiés, nous l'avons dit, dans le Piémont ; un édit de Victor-Amédée, daté du 1^{er} février, interdit le culte de la religion prétendue réformée. Les *Barbets* se révoltent et le roi Louis envoie 6.000 Français à son bon cousin pour égorger les barbets dans les vallées voisines de Pignerol et de la Torce-Pelice. Les troupes étaient commandées par Catinat. Ainsi disparurent les dernières traces des Vaudois (1).

Voici comment ce *grand* capitaine rend compte de son expédition sanglante du 9 mai 1686 : « Ce pays est parfaitement désolé ; il n'y a plus du tout ni peuple, ni bestiaux. Les troupes ont eu de la peine par l'âpreté du pays ; mais le soldat en a été bien récompensé par le butin. M. le duc de Savoie a autour de lui 8.000 âmes entre ses mains. J'espère que nous ne quitterons point ce pays-ci que cette race de barbets ne soit entièrement extirpée. J'ai ordonné que l'on eût un peu de cruauté pour ceux que l'on trouve cachés dans les montagnes, qui donnent de la peine d'aller les chercher et qui ont soin de paraître sans armes lorsqu'ils se voient surpris étant les plus faibles. Ceux qu'on peut prendre les armes à la main et qui ne sont pas tués passent par la main du bourreau. »

On ne peut se montrer plus cynique, et voilà un homme qui déshonore toutes ses victoires par les faits que nous venons de raconter.

(1) Col. Mémoires de Souches. T. II, p. 12. — Mémoires de Choisy, p. 600.

Bientôt la peste achève ce que n'a pas exterminé le fer ; elle emporte 8.000 prisonniers. Voici l'oraison funèbre que Louis XIV prononce sur ces pauvres et malheureuses victimes. Nous la trouvons consignée dans une lettre au marquis d'Arcy en date du 8 novembre (1) :

« Je vois que les maladies délivrent le duc de Savoie d'une partie de l'embarras que lui causait la garde des révoltés des vallées de Lucerne et je ne doute point qu'il ne se console facilement de la perte de semblables sujets qui font place à de meilleurs et de plus fidèles. »

Cette appréciation du grand Roy est vraiment royale, tout commentaire serait superflu, pensons-nous, et ne pourrait qu'amoinrir le mépris qu'on doit professer pour une pareille désinvolture.

(A suivre.)

J. MARCUS DE VÈZE.

PROVENANCE DU MANDEB

Mon cher Monsieur Leymarie, je vous ai parlé du *Mandeb* qui consiste à faire fixer par le sujet qu'on veut hypnotiser la flamme d'une bougie qu'il aperçoit à travers une carafe de cristal pleine d'eau. Cette manière de plonger une personne dans le sommeil magnétique remonte très haut et est antérieure à Moïse. Elle fut communiqué à Cagliostro lors de son voyage au Caire par des magiciens Egyptiens qui tenaient le procédé de leurs ancêtres.

Je veux vous signaler aujourd'hui une autre espèce de Mandeb non moins ancienne que celle dont je vous ai entretenu, non moins répandue en Egypte et dans tout l'Orient, mais plus compliquée.

Sur une planchette carrée, parfaitement unie j'ai tracé un grand cercle, au milieu du quel j'ai dessiné deux triangles qui se croisent. J'ai rempli les vides de ces deux triangles par le nom plusieurs fois répété en caractères hébraïques du dieu de Moïse, Jéhovah. Ce nom composé de quatre lettres est appelé tétragramme par les cabalistes qui lui attribuent une vertu magique.

Dans d'autres vides, j'ai tracé les caractères hébraïques, *aleph, beth, gimel, daleth hé, van, tzade, mem, noun, samech, schin*, etc., etc., ayant une valeur numérique.

Au centre des deux triangles entrecroisés, est un point noir, assez fort, que je fais fixer au sujet. Je lui dis de ne pas détacher les yeux de ce point, d'y concentrer toute sa pensée. Je l'invite également à me faire part de tout ce qu'il y verra.

(1) Lettres inédites de Feuquières. T. V, p. 364.

En effet, le point noir grandit d'une façon démesurée, il change de forme, et à sa place, le sujet voit des figures étranges. Pen à pen ses paupières s'alourdissent, les yeux selon son expression, lui piquent, et enfin, il s'endort d'un sommeil de plomb. On a beau le secouer, l'appeler, le pincer, lui faire respirer de l'ammoniaque, il est profondément endormi.

Pour réveiller le sujet, il suffit de lui souffler fortement sur les yeux.

Mon procédé est une légère modification de celui des Orientaux.

Au lieu d'une planchette carrée, et unie, les thaumaturges Orientaux se servent tout simplement d'une assiette de faïence, d'une blancheur immaculée. Dans le milieu de cette assiette, ils dessinent, avec une plume et de l'encre, deux triangles qui se croisent et remplissent les vides de ces deux figures géométriques avec des mots cabalistiques, et font fixer au sujet, un point noir indiqué au centre. Le résultat est exactement le même qu'avec mon procédé, et le sujet, après avoir passé par les mêmes phases d'hypnose ne tarde pas à s'endormir.

Je tiens mon procédé d'un thaumaturge israélite, qui avait beaucoup à s'en louer ; il s'était très accrédité parmi ses coréligionnaires.

On voit que l'hypnotisme n'est pas une découverte moderne, et Braid n'a fait que redécouvrir un procédé connu dès la plus haute antiquité.

Le mot arabe, *mandeb* n'est lui même que la traduction littérale du mot grec *υπνος* *hypnos* dont on a fait hypnotisme ; il signifie, comme lui, sommeil. C'est le cas ou jamais de dire : *Nihil novi sub sole*, rien de nouveau sous le soleil.

HORACE PELLETIER.

LA PROPHÉTIE DANS LE SPIRITISME

Une question qui présente une grande importance et sur laquelle nous nous permettons d'appeler l'attention de nos confrères spirites, est le rôle que joue la prophétie dans nombre de communications, de sources très diverses d'ailleurs.

Il convient de garder une grande réserve vis-à-vis des documents de cette nature, car ils sont de ceux qui donnent le plus de prise aux objections et aux railleries de nos adversaires. Voici pourquoi : nous admettons bien que les esprits désincarnés sont mieux placés que nous pour être renseignés sur certaines choses ; ils ont des données que nous ne possédons pas et partent de là pour en déduire des événements futurs, plus ou moins rapprochés, probables pour eux, mais non absolument certains.

Conservant leurs idées et leurs sentiments terrestres, au moins pour quelque temps, les esprits peuvent, comme nous, croire volontiers ce qu'ils désirent. Ainsi en rapprochant cette prévision chez eux incomplète des

choses à venir et le libre arbitre des individus et des peuples qui modifie plus ou moins la direction des événements, nous pouvons admettre *a priori* que ces prédictions peuvent se trouver en défaut, surtout quand elles prétendent préciser les dates.

Ainsi nous avons lu différentes communications relatives à « la prochaine guerre » soit européenne, soit seulement entre la France et l'Allemagne; on donnait des détails très précis sur le dernier champ de bataille, près de Strasbourg, où la victoire resterait indécise entre les belligérants, et l'on indiquait « pour le plus tard » l'année 1888 ou 1889. Et pourtant la diplomatie a réussi à retarder le terrible choc jusqu'à quand?

Mais il n'est pas nécessaire de recourir aux esprits pour connaître l'avenir; quelques-uns même déclarent qu'ils ne sont pas autorisés à le dévoiler. L'état de dégagement de l'âme, appelé somnambulisme lucide, extase, etc., peut, dans certaines conditions, permettre à l'esprit incarné de *voir* les choses qui ne sont pas encore. Comment cela peut se faire, c'est ce que de persévérantes études nous mettront à même de constater plus tard.

Ces réserves faites, voici un très curieux document qui nous a été communiqué et dont nous ne transcrivons que les pages relatives aux événements politiques de l'Europe jusqu'à la fin du xix^e siècle. Écrites en 1848, par une jeune fille de 13 ans, Marguerite Stoffel, à Alstœtten (Tyrol), ces prédictions ont été obtenues en état d'extase; il s'y mêle, il est vrai, des expressions d'une religiosité mystique, reflet des idées du sujet, mais son manque d'instruction n'aurait pu lui permettre de prévoir et de préciser des événements à soixante ans de distance, chose à laquelle le plus habile homme d'État n'oserait guère se risquer. Reprenons ce document depuis 1848 environ; plusieurs des événements qu'il annonce se sont donc déjà réalisés.

« La France deviendra une république, mais elle ne sera solide que
« quand elle aura eu à soutenir des guerres sanglantes; elle ne tardera pas
« à s'unir à la Belgique, et de ce moment-là commencerait une guerre
« contre la richesse et la noblesse. Il y aura un règne de la classe ouvrière,
« mais il sera bientôt renversé par la guerre contre les puissances étran-
« gères. Puis un parti modéré, sous le régime duquel la France sera heu-
« reuse, arrivera au pouvoir. Il n'y aura plus de rois dans ce pays; un
« prince fera bien encore quelques efforts pour s'emparer de la royauté,
« mais sa folle entreprise lui coûtera la vie.

« L'Espagne et le Portugal seront déchirés par de sanglantes luttes; il ne
« s'y trouvera plus aucune trace de loi et d'ordre... Alors la paix règnera
« de nouveau grâce à un homme de génie; les noms d'Espagne et de Por-
« tugal feront place à la République des Pyrénées, puissante sur terre et
sur mer.

« Dans la Grande-Bretagne la misère de la classe ouvrière ira toujours en augmentant. Par suite des terribles guerres qui auront lieu sur le continent, le commerce cessera et l'industrie anglaise sera suspendue, ce qui portera au désespoir le peuple de ce pays. La colère se portera alors sur les grands fabricants dont ils brûleront les établissements; les Irlandais, à demi morts de faim, se mêleront à cette œuvre de destruction. Enfin, après des guerres extérieures et des révolutions au dedans, l'Angleterre rentrera dans le repos; la royauté y sera aussi abolie, mais plus tard que dans les autres pays.

« En Italie, après de grandes luttes, les Autrichiens disparaîtront pour n'y plus revenir. Tous les différents États de ce pays finiront par ne former qu'une république, forte et puissante, dont Rome sera la capitale. La puissance du pape y sera, ainsi que partout ailleurs, détruite pour toujours, et il s'y élèvera une église chrétienne universelle pour toute l'Europe.

« La Grèce sera de nouveau, de la part des Turcs, le théâtre du brigandage et de l'incendie. Le roi au désespoir abdiquera la couronne et abandonnera son peuple à son sort. Puis un peuple d'Orient (?) viendra à son secours; les Turcs seront alors chassés, non seulement de la Grèce, mais de toute l'Europe, et relégués en Asie. Puis la Grèce s'érigera en république puissante, ayant pour capitale Constantinople.

« L'Allemagne deviendra aussi le théâtre de terribles événements; un roi de ce pays appellera à son secours les peuples de l'Asie (?); alors commencera un massacre épouvantable où ni hommes, ni femmes, ni enfants, ni vieillards, ne seront épargnés. Pendant que ces choses se passeront dans le sud et l'ouest de l'Europe, des peuples (ici un mot illisible) vaincront et chasseront ces barbares de l'Allemagne, mais peu échapperont à la mort. Une grande ville de ce pays, semblable à l'ancienne Babylone (?), sera brûlée; on couvrira de sel la place où elle était située et aucun être vivant ne l'habitera plus. Les couronnes des rois de ce pays seront brisées, leur puissance anéantie; puis viendra aussi pour le peuple allemand le jour où... il se constituera en république puissante et pacifique.

« La Pologne ressuscitera; mais son règne sera terrible; les eaux de la Vistule seront longtemps teintées du sang de ses oppresseurs...

« Toutes les nations de l'Europe s'armeront contre la Russie; le czar rassemblera tous ses peuples asiatiques et européens. Les belligérants se rencontreront dans une immense plaine, et là, durant huit jours, se livrera une terrible bataille qui aura pour résultat la victoire de l'Occident sur les Russes. Cette bataille sera, en elle-même et par ses conséquences, la plus grande qu'il y aura jamais eue; mais ce sera aussi la dernière.

« Pendant ce temps de bouleversements et de révolutions qui changeront
 « en Europe tout l'état de choses actuel, la Suisse, après avoir subi un
 « ébranlement passager, se fortifiera toujours plus et elle deviendra un
 « asile pour les persécutés; les fuyards afflueront dans ses villes et ceux
 « qui étaient ses ennemis seront heureux d'y trouver un refuge. Rois et
 « princes viendront demander à la plus vieille république (des temps
 « modernes) un asile contre la colère de ceux qu'ils appelaient jadis leurs
 « sujets.

« Enfin le XIX^e siècle verra la fin de toutes ces scènes de désolation, et le
 « règne de la justice se répandra sur toute la terre. On ne se demandera
 « plus : « D'où es-tu ? » ni : « Qui es-tu ? » car tous les hommes s'aimeront
 « alors comme des frères, et personne ne se croira meilleur ni plus grand
 « que son prochain. »

E. AUDÉOUD.

LE MUSÉE GUIMET (1)

(Voir la *Revue spirite* du 1^{er} mars 1890).

La collection égyptienne est plus riche, et à bien des titres plus digne d'intérêt.

Quelques momies avec leur étui et leur cercueil. Des mobiliers funéraires complets : le chevet pour la nuque du trépassé, — un carcan monté sur pied, et c'est encore l'oreiller le plus en usage d'Alexandrie au cap de Bonne-Espérance et du détroit du Gibraltar à Sokotora; — la petite bibliothèque cubique où dormaient les papyrus spéciaux : Rituel des obsèques, destinée de l'âme après sa désincarnation, prières à adresser aux Puissances de l'Amenti, confession générale, et surtout justification et glorification de la conduite terrestre du partant, etc.; — un grand nombre de ces figurines, reproduisant les traits du défunt, que l'on enfermait avec lui dans la « bière » (parmi lesquelles une série d'images royales, en émail bleu, ce qui les rend fort précieuses); — puis, recueillis également de sépulcre en sépulcre, des fragments de papyrus et d'étoffes, des chaussures, des amulettes, des colliers,

(1) Je dois rectifier ici quelques erreurs, par moi constatées trop tard dans la première partie de cette étude. — C'est 15.000 volumes et non pas 12.000, que contient la Bibliothèque. Puis, j'ai omis d'indiquer, pour la Bibliographie des ouvrages de M. Emile Guimet, la relation intitulée : *Huit jours aux Indes (Tour du monde, 1886-1888)*, et parmi les publications de l'institut hiéroglyphique, la Bibliothèque de vulgarisation, dont il a paru déjà deux volumes.

Il est bon, en outre, de noter que le conservateur, M. L. de Milloué, vient de donner chez l'éditeur Ernest Leroux un *Petit guide illustré au musée Guimet*, très clair, bien compris, et bourré de gravures jolies.

des agrafes, des bracelets, des bagues, des essaims de scarabées, — emblèmes psychiques, — une quantité de chatons et de cachets d'un travail merveilleux, et dont la majorité ont fourni des empreintes d'une netteté exquise.

Un morceau du linceul de ce Ramsès II — Sésostris, dont la momie a été apportée au Kaire en flacre et a dû payer à l'octroi, — les tarifs n'ayant pas prévu le cas et les gabelous levantins ne pouvant cependant se résoudre à renoncer au bakshish, — payer l'entrée fixée pour la momie salée (1).

Des masques de momies, tous remarquables de modelé, de caractère et de conservation, surtout une face bistrée à grands yeux noirs, type kopte parfait, et une autre, dorée, qui donne l'impression saisissante d'une tête de religieuse moderne, et de nonne jolie idéalement.

Plusieurs quatuors de ces vases dits Canopes, où l'on introduisait les viscères retirés du cadavre avant de procéder à l'embaumement, et que l'on plaçait à côté du sarcophage en les confiant à la surveillance des génies Amset, à tête d'homme (gardien du cerveau), Hapi, à tête de singe (gardien du cœur), Kebbeh-Sennouf, à tête de chacal (gardien du foie) et Tiaumantef, à tête d'épervier (gardien des intestins).

Un granit noir : personnage accroupi dans l'exacte position que les Atlantes voulaient pour leurs morts, ainsi que le prouve ce que l'on sait de leurs rejets immédiats les Guanches des Iles Canaries, et les anciens habitants du Mexique et du Pérou.

Des tables et des urnes à libations, des cuillers à parfums et des sceptres d'officiants ; un basalte noir : superbe tête nabienne d'un prêtre.

Une statue de bois, copie rigoureuse d'un original détenu au musée de Boulag et surnommé Cheik-el-Beled parce qu'il ressemble étonnamment au chef du village où on l'a trouvé. C'est le portrait d'un intendant *de la première dynastie*. Vêtu seulement du sayon national dont ils se ceignent les reins, il s'avance, front haut, fier, résolu, parlant, appuyé sur une pique de jacque, et la tête est rendue d'une manière, pour laquelle je cherche une épithète, et qui suffirait à bailler célébrité à un artiste de notre temps.

Enfin, une multitude de statuettes, dieux et déesses, animaux symboliques, en toutes les matières et dans toutes les attitudes imaginables. Quelques-unes sont belles ; — un grand nombre sont curieuses, en ce qu'elles datent de l'agonie de l'Empire latin, et proviennent d'Arles, de Nîmes, d'Avignon, de Sorgues, de Trévoux. On peut y étudier le délire qui incitait Rome à encombrer son Panthéon de toutes les Divinités de l'Asie Antérieure et de la vallée du Nil, — non sans en avoir souvent dénaturé singulièrement

(1) Voir Victor Loret, *l'Égypte au temps des Pharaons*.

l'essence et la représentation, — et les colonies d'Occident à suivre la mode de la métropole.

A signaler dans le même ordre d'idées une Isis très « Tévérine », avec le sistre et le seau à libations, et des traductions en aquarelle de fresques pompéiennes où se déroule une cérémonie isiaque.

J'oubliais des objets quelconques déterrés des ruines de Palmyre et de la nécropole de Sidon, et une Arthémis d'Ephèse, aux inouïes mamelles, et dont la robe (?) se brode d'un défilé de bestiaux variés, — symbolisation phrygienne (peut-être pas très antique?) de la Grande Mère, que l'on reconnaît dans tous les cultes.

J'ai réservé « pour la bonne bouche » douze vastes tableaux copiés, par les soins de A. Mariette, à Sakkarah, aux parois des tombes de Ti-Phath-Hotep et de Khou-Hotep Her (IV^e et V^e Dynasties). Ils ont été exposés à Paris en 1878.

Y sont représentés (1) maints détails de la vie en Egypte il y a six mille ans : engraissement des oies, danses et concerts, tours de bateleurs, joutes sur l'eau (comme à Bougival), chasse aux oiseaux (avec des filets), chasse aux fauves, chasse aux hippopotames à travers des marais, pêche, construction de barques, de lits, d'armes, parachèvement et transport de statues de dieux et de pharaons (ce qui était un peu la même chose), navigation, solennités funèbres, labourage, moisson, récolte du papyrus, marché, cuisine, panification, vendange, etc. Les hommes sont rouge-brique, les femmes couleur d'ambre. Les animaux sont parfois dessinés et peints avec une fidélité qu'on ne saurait dépasser aujourd'hui même. Toutes naïves que semblent au premier abord ces scènes, pour ainsi dire réduites à leur schéma, il est incontestable qu'une vie intense y palpite, et pour peu que l'on scrute minutieusement ces badigeonnages suggestifs, et que l'on songe à *la date*, il est certain que l'on emportera une impression inoubliable, avec un grain, — eh oui! — d'émotion.

On rencontre, perdues en cette galerie, deux têtes subtilisées à un bas-relief assyrien, — admirables comme tout ce qu'on sculptait en Assyrie voici trente siècles, et des pierres gravées ninivites, babyloniennes, phéniciennes, etc. Il est à souhaiter que se développe cet embryon de collection, casé là provisoirement.

Je formulerai le même vœu à l'égard de la section mexico-péruvienne (2), qui, bien que moins pauvre, n'est encore constituée que par un groupe de terres cuites, un autre de masques mortuaires en néphrite, en obsidienne,

(1) Voir V. Loret, ouvrage cité.

(2) D'autant plus que, à part ces quelques spécimens, Paris ne possède absolument rien, à ma connaissance, en fait d'archéologie américaine.

en jadéite, une idole à oreilles de lièvre (symbole lunaire, *comme au Japon* (1), et une momie (ruines d'Ancon, Pérou), dont les vêtements, et jusqu'aux cheveux, sont merveilleusement conservés.

Et puisque j'en suis à signaler des lacunes, qu'il me soit permis de déplorer l'absence du Fétéchisme, cependant si intéressant pour mille motifs, des multitudes qui grouillent en Afrique et en Océanie, et des peuplades non civilisées de l'Asie et de l'Afrique.

*
* *

Les exhibitions de céramiques chinoise et japonaise sont très riches, tant par la quantité des objets classés que par leur valeur. Beaucoup de pièces sont rares, beaucoup fort anciennes, beaucoup historiques, et la plupart enivrantes à contempler pour un artiste. Mais il n'y a là à étudier que des procédés de cuisson, d'émaillage, de décoration, et peu à glaner au point de vue hiérolgique. Et comme en ce moment le côté esthétique n'est pour moi qu'accessoire, je n'ai pas à m'attarder en ces galeries, quelque chagrin que j'en aie.

Je me contenterai de recommander, à titre de curiosités, parmi les porcelaines de la famille dite « Compagnies des Indes », les figurations chinoises de scènes évangéliques, par exemple le baptême de Jésus dans le Jourdain, et une sortie du tombeau où le Christ montre une mine assez goguenarde. Puis une statuette qui signifie la déesse Kouan-Yin costumée en Hollandais du *xviii^e* siècle, avec le dieu-bébé Hoang-tcheu-sai, transformé en singe, qui grimpe le long de sa jambe, sans doute pour réclamer sa place accoutumée de Horus contre le sein de Hathor, de Jésus dans les bras de Marie.

Je ne puis non plus m'arrêter longtemps ici aux tableaux de Félix Régamey (quarante-trois, si je ne me trompe), qui relèvent plutôt de la critique d'art. Plusieurs sont des chefs-d'œuvre, par exemple : le temple de Kouan — on à Kiomidzou, un échafaudage de légères constructions en bois, dominant une floraison rose, toute claire et gaie, — ou bien la tonsure des petits séminaristes bouddhistes à Kioto, où un beau coup de lumière éclate sur

(1) C'est là une des particularités remarquables qui tendraient à donner raison à quelques savants (dont est M. Emile Guimet) lorsque, refusant, envers et contre toutes preuves géologiques, paléontologiques, botaniques, zoologiques, anthropologiques, linguistiques et traditionnistes, d'admettre l'existence de l'Atlantide, ils cherchent un peu partout l'origine des Aztèques et l'attribuent, entre autres, aux insulaires du Nippon. (Voir la brochure sur les *Anciens peuples du Mexique*, par l'abbé Jolibois, le colonel Parmentier et M. Emile Guimet, *Société de géographie de Lyon*, 1875.)

une blanche assemblée d'enfants de chœur agenouillés pieusement. Une autre soleillée embrase le pèlerinage à la Dent de Bouddha (Kandy). — Des bonzes Cynghalais, noblement drapés à la romaine, et dont la tête pensive, grave et douce, frappe par sa ressemblance avec celle du « méditateur » occidental, — parce que ce n'est pas tant l'hérédité ni l'ambiance qui modèlent une physionomie, que l'âme et la nature et l'intensité de ses préoccupations habituelles. — Puis une de ces Tours du Silence où les Parsis livrent leurs morts aux oiseaux de proie ; le massif monument, environné de solitude, se silhouette sur la mer, que rase un soleil sanglant, tandis que le ciel équivoque s'endeuille de vautours. — Encore : un tombeau de prince chinois, émergeant d'une plaine triste, et que précède, ni plus ni moins qu'un sépulcre de pharaon, une allée d'animaux.

Il faut regretter que certaines de ces toiles aient été placées, au palier du second étage, dans une obscurité presque complète, et d'autres, n'importe où par les escaliers, ce qui n'est guère favorable à une peinture.

Ces œuvres valent surtout par une science profonde de la lumière, par la vie des sujets, et par un de ces coloris vigoureux, très japonais, qui sont en général l'heureuse caractéristique des artistes modernes, dits *impressionnistes* — ces consciencieux que Joseph Prudhomme, sur la foi de chroniqueurs inaptes et ineptes, invective sans les connaître, et à qui, en somme appartient l'avenir.



Brahmâ, pour les Hindous, n'est plus le Dieu suprême. La Trimourti, où il est le Créateur, ses émanations directes, Vishnou et Siva, demeurant, l'un le conservateur, l'autre le destructeur, n'est, dès longtemps, connue, que de rares lettrés, et comprise, que d'un nombre encore plus minime de Pandits. Quant à l'association du Brahmâ — Somadj, on ne peut voir en elle une communauté religieuse : c'est simplement une secte déiste, *philosophique* au sens jésuitique que M. de Voltaire prêtait à ce mot. L'immense majorité des Hindous est partagée entre deux schismes rivaux ; pour les uns, Vishnou est le souverain du monde, et Siva le pire des diables ; pour les autres, c'est l'inverse ; mais pour tous, Brahmâ n'est déjà qu'une espèce de pauvre hère toléré par l'indulgence des fidèles, un dieu — fainéant, — succédané, cela va sans dire de Siva ou de Vishnou, selon le culte que l'on professe.

Done, si le musée Guimet possède des objets datant de l'époque où la religion brahmanique conservait encore quelque unité, il est naturel de le trouver mieux approvisionné de tout ce qui touche à l'hindouisme sectaire.

Les Divinités du Panthéon Arya, du moins les principales (1), ont là des représentations multiples.

Voici deux statues de bronze antique, d'un modèle exquis : un Siva qui, en un orbe de flammes, danse la tândava sur un démon, — comme l'archange Michel piétine Satan. — et surtout une ravissante Lakshmi, fleurie de joyaux, de jeunesse et d'amour, mitrée ainsi que Mylitta la Kaldéenne, et qui batte harmonieusement.

Non loin, c'est l'horrible Ilanoumân, personnification probable d'une proto-historique migration de race ; une fine miniature sur bois le montre, à l'attaque de Lanka (Ceylan), figurée par des remparts de briques étagés en retrait : il franchit d'un bond le détroit que ses hordes de singes verts, rouges, jaunes, ne passent que lentement, en dépit de leur sauvage ardeur. Dans un autre tableau, Javanais, et exécuté sur coton, la bataille est engagée avec les Râkshasas.

Ganésa est reproduit un grand nombre de fois, — le sage Ganésa, à tête d'éléphant, — ainsi que son pendant, Garouda à la tête d'oiseau (2).

Vishnou et Siva sont généralement, le premier, protégé par les cinq têtes du serpent Ananta qui le portait *sur les eaux* (voir le commencement de la Bible) avant la création du monde, le second juché sur son taureau ou câlinant son épouse Pârvati.

Krishna paraît en adolescent qui joue d'un pipeau quelconque, — presque un Saxe ! — en gardant les troupeaux de Nânda le berger (rappelez-vous le mythe d'Apollon) ou bien en enfantelet potelé, rose, souriant, — un vrai petit Noël.

Une série intéressante est celle des Avatârs de Vishnou en poisson, en tortue, en sanglier, en lion, en nain, etc., et enfin en Kalkin, *le cheval blanc* qui viendra lorsque les temps seront révolus (voir l'*Apocalypse* de Jean).

A examiner en outre une foule d'ustensiles servant au culte, parmi lesquels un beau mortier (marbre vert) à préparer le Soma, la liqueur sainte de l'*Avesta* iranien comme des *Védas* Aryens ; une extraordinaire reproduction en bois de tek du fameux temple de Djagganâtha ; beaucoup de fragments de chars sacrés fort artistement fouillés ; un délicat groupe d'ivoire : Dourgâ la cruelle, victorieuse du démon Mahishasoura, qui s'était caché dans le corps d'un buffle ; d'hippocéphales Kinnâras et des Gândarvas, qui sont les musiciens de différents Paradis ; douze merveilleuses miniatures sur tôle ; et des terres cuites peintes, d'un fini invraisemblable, — ne semblent-elles pas

(1) On sait que les astronomes de l'âge védique connaissaient trois cent trente-trois millions d'étoiles, et que le nombre des dieux hindous est le même.

(2) Sur ces deux « demi-dieux » voir Marcus de Vèze, les *Anciens Mythes de l'Inde*, n° 9 et 10 de la *Revue Théosophique*, novembre et décembre 1889.

travaillées par quelque Indien du Mexique ? — donnant des types d'ascètes Sannyâsis (les Esséniens) et Yoghîs.

Plusieurs spécimens du Lingam dans la Yoni, symbole de génération, de vie, soit qu'on le considère comme le pilon à Soma dans son mortier, ou, avec M. Eugène Burnouf, comme les Arânis de bambou, primitif appareil producteur du feu, soit qu'avec la majorité des chercheurs, on veuille y voir un emblème phallique, le même que le flacon s'épanchant dans la coupe, le même que l'obélisque égyptienne, celtique (Iemenhir), Mexico-Péruvienne, etc., le même enfin que les deux barres de la croix.

Sur la tablette d'une vitrine, en un délicieux groupe de marbre noir, l'éléphan Aîrâvata, monture d'Indra, adore le Lingam.

(A suivre.)

AUGUSTIN CHABOSEAU.

UNE HISTOIRE DE REVENANTS, envoi du prince de Nicavaro; tiré du *Phare du littoral* (Nice du 19 janvier 1890).

Il nous revient que dans le quartier Saint-Étienne une maison d'habitation est hantée par des esprits follets.

Dernièrement un jeune ménage a dû déménager car la femme était malade de peur; en effet, à peine se mettait-elle à table qu'elle recevait les assiettes à la figure. Voulait-elle se coucher? aussitôt les mêmes êtres invisibles s'empressaient de la découvrir. Ces misères qui auraient fait sourire bien des personnes produisirent sur la jeune femme un tout autre effet, à tel point qu'elle s'est vue dans l'obligation de quitter cette maison.

Ces jours derniers, plusieurs jeunes gens du quartier voulant faire acte de courage et savoir la vérité sur ces événements, passèrent la nuit dans l'appartement en question.

Leur courage fut donc mis à l'épreuve; mais sans succès, car à peine étaient-ils entrés que leurs bougies s'éteignaient, qu'en outre ils recevaient des gifles et des coups sur toutes les parties du corps.

On parle beaucoup de ces esprits follets à Saint-Étienne.

LA DESTINÉE HUMAINE

I. — L'ÉCHELLE DE JACOB.

L'hirondelle est rentrée, avril touche à sa fin. — Les lilas, les mugnets, les rosiers sont en fleur. — Tous les arbres fruitiers étalent leur blancheur. — La brise, douce et moite, est tiède et caressante. — Le ruisseau court joyeux sous l'herbe frémissante. — Sus les monts, sur les prés, dans les bois et dans l'onde. — Tout s'anime et s'embrase au souffle de l'amour. — O Phébus! doux soleil, joie et âme du monde. — Tu montes au zénith et la vie apparaît; — Tu descends, et soudain, tout s'arrête et sommeille. — Quel rôle remplis-tu dans la création?

— Je suis celui qui meut la matière stérile, — Divisant, combinant et rangeant ses atomes, — Suivant le plan conçu par l'Être intelligent. — Manœuvre obéissant, simple intermédiaire, — Je suis l'outil docile, ignorant ce qu'il fait, — La force inexorable, inflexible et fatale, — Le poids qui fait pencher la balance immobile. — Trainant, dans mon sillon tout un monde après moi, — J'opère sans juger, sans savoir le pourquoi. — Sans jamais discerner, concevoir ni créer. — L'Esprit agit sur moi, me gouverne et me guide, — M'empruntant ce qu'il faut pour l'œuvre qu'il médite. — Sans l'Esprit directeur, ma chaleur, ma lumière — Resteraient sans effet, rien ne viendrait à vie.

— Sur les globes nombreux roulant autour de toi, — La vie existe-t-elle ?

— Elle existe sur tous. — Que seraient-ils sans elle ? Inféconds et inertes, — A quoi serviraient-ils ? Qui les meuble, les pare. — Les transforme ? La vie. Otez-la : rien ne reste. — Que l'infécondité. Pourquoi rouleraient-ils, — Sans auréole au front, muets et taciturnes. — Maussades et déserts ? Ou donc porteraient-ils — Leur inutilité ? Tel n'est pas leur destin. — De la triple union, Esprit, Force et Matière, — Sort la création. Mystère impénétrable ! — J'agis sur la matière et l'Esprit la pénètre ; — Je prodigue mes dons, ma chaleur, ma lumière, — L'Esprit l'animalise en la rendant sensible : — Elle gonfle aussitôt, puis tressaille et palpite, — Et la vie apparaît, développant partout — Sa magique beauté, ses formes si multiples, — Sa richesse infinie et sa fécondité.

— Suspendu dans l'espace et dans l'immensité, — Nous tenant dans ton orbe, ô disque colossal ! — Où nous emportes-tu sans jamais dévier ?

— Vers un astre inconnu qui lui-même gravite — Vers un astre plus grand. Ainsi, de proche en proche, — L'un l'autre s'attirant, tous les soleils en feu, — Sans jamais se lasser, cherchant dans l'infini, — Le système moteur de l'univers entier.

— Se rencontrent-ils ?

— J'ignore. Dieu le sait.

— Dieu, je ne le vois pas, je ne le comprends pas.

— Si tu ne le vois pas, tu dois le pressentir. — C'est l'Être créateur, l'architecte des mondes, — Sa pensée infailible et la raison des choses.

— S'il existait un Dieu, pourquoi verrions-nous, — Une création si peu digne d'envie — La nôtre, ô mon soleil ! la terre que j'habite, — Où le mal à coup sûr, ne cède pas au bien, — Où chaque être se plaint de l'effet du destin, — Où la vie est amère et le bonheur absent ?

— Le royaume de Dieu contient d'autres demeures ; — Mon domaine, à lui seul, en renferme plusieurs. — De nature et d'aspect dissemblables entre elles, — Dissemblables en gloire, en éclat, en splendeur. — Les mondes sont nombreux dans le vaste univers. — Les uns sont fortunés : on y vit dans la joie — Et la félicité. D'autres sont moins heureux : — Les rires et les pleurs s'y confondent souvent. — D'autres encore moins : les appétits brutaux. — La force et l'injustice y règnent sans partage. — Chacun trouve un abri conforme à son mérite. — Sur les globes du ciel, diversement pourvus — De dons particuliers.

— Je n'en connais qu'un seul, — Plein de privations, de douleurs et de larmes. — Les autres, à quoi bon ?... Je n'y puis pas aller.

— Pourquoi n'irais-tu pas ? Ils sont tous accessibles, — On y parvient toujours en devenant meilleur. — Il suffit de vouloir et de mériter.

— La prison qui m'enserme est close et bien fermée : — On y vit, on y meurt, et puis tout est fini.

— Le flambeau de la vie, une fois allumé, — Brûle éternellement. La mort n'existant pas, — Le ver s'enchrysalide et devient papillon. — Crois-tu donc que tu vis pour la pre-

mière fois? — S'il en était ainsi, si jamais tu n'avais — Vécu précédemment, dans ce monde ou dans d'autres, — D'où viendrait ton savoir, ta force dans la vie, — D'où viendrait l'inégale attitude des êtres?

— Agités en tous sens, par les forces physiques, — Les atomes, dit-on, s'attirent, se repoussent, — Et, de mille façons, se groupent, se combinent — De manière à former cette diversité, — Qu'on remarque partout, et qui caractérise — Notre création. Si je vau mieux qu'un autre, — C'est l'effet du hasard, l'effet de l'action — Et des réactions de la matière en branle.

— Nul être n'est créé supérieur aux autres, — Pourquoi le serait-il? La destinée humaine — N'est point un don fortuit échéant au hasard, — Un présent qu'on obtient sans l'avoir mérité, — Mais le fruit du travail, l'expérience acquise, — Le produit, le savoir d'existences vécues, — Où l'esprit ballotté par les événements, — S'aiguise et s'aguerrit, s'ouvre à l'intelligence, — Conjure les périls, détermine les faits — Et finit par subir les plans du Créateur.

— Puisqu'il en est ainsi, qu'on rencontre partout, — Dans les cieux étoilés, des abris où chacun — Peut trouver le repos et le contentement, — Pourquoi certains Esprits naissent-ils dans des mondes, — Où tout est désaccord, où tout choque, tout peine, — Où tout semble grossier, où tout est le contraire — De l'aspiration?

— Au lieu de pénétrer — Plus avant dans l'éclat, la splendeur et la gloire — De la voûte éthérée, ayant à réparer — Des fautes qu'ils n'ont pas tout à fait expiées, — Ils s'en vont dans un monde où la vie est plus rude, — L'ignorance plus grande et tout peuplé d'Esprits — Incultes et grossiers, leurs puînés dans la vie. — Ils viennent de plus haut, les autres de plus bas.

— Et là, qu'ont-ils à faire?

— Enseigner ce qu'ils savent, — Toujours prêcher d'exemple, aider les inhabiles, — Les guider, les pousser, les conduire au progrès, — Les fixer dans le bien, leur être secourable, — Et leur apprendre enfin qu'il est d'autres demeures, — Où la vie est plus douce et l'horizon plus grand. — L'échelle de Jacob, appuyant sur la terre, — S'enfonce dans les cieux. Les Esprits éblouis, — Héritants, incertains, s'attardent aux degrés; — Ils craignent d'avancer. Un ange alors descend — Pour leur venir en aide. En haut est le Seigneur. — Chaque degré franchi nous rapproche de lui.

Béthune. Mai 1887.

II. — INCERTITUDE.

— Du haut de la montagne, on voit, dans le lointain, — Une brume confuse onduler sur la plaine : — Flottant à l'horizon, brisant la perspective, — Absorbant les couleurs, d'un reflet monotone — Entourant chaque chose, elle rend indistincte — La forme des objets concentrés auprès d'elle. — Quel aspect offrent-ils? On ne saurait le dire. — Ainsi de l'existence. Au terme du voyage — Que rencontrerons-nous? Quel destin nous réserve — L'insondable avenir qui s'étend devant nous? Allons-nous au néant, puis tout est-il fini?

— Errant par la campagne, à la chute du jour, — L'esprit tout absorbé, réfléchissant ainsi, — J'allais, sans plus savoir où conduisait la route, — Sans plus m'inquiéter des choses du moment. — Dans la nuit, tout à coup, une forme céleste — Se montre devant moi. Rien n'accusait son sexe; — Tout en elle était beau. La lune l'inondait — De sa molle clarté. Légère, aérienne, — Elle rasait le sol sans appuyer dessus. — Je m'arrête interdit.

— Ne crains rien, me dit-elle, — Je ne suis point un spectre horrible, épouvantable, — Surgissant du tombeau; je n'ai point emprunté — L'attirail de la mort pour venir t'effrayer. — Tout, en moi, respandit de l'éclat de la vie. — La flamme qui rayonne au-dessus de mon front, — Elincelle éthérée, est l'image de l'âme, — Son signe distinctif, sa forme naturelle, — Son être, son essence immortelle et divine. — Plus l'éclat en est vif, plus l'âme est haut placée — Dans la gloire céleste.

— A quoi tend ce discours?

— Je veux te rassurer, raffermir tes pensées, — Remettre en droit chemin ta raison qui s'égare, — Ecarter, loin de toi, les tourments qui t'obsèdent, — Le doute qui comprime et dessèche ta foi. — Je viens de l'infini, de l'espace sans bornes — Où plongé dans l'éther, gravitent les soleils, — Trainant, dans leur sillage, un cortège de mondes, — Comme, après soi, la poule attire ses poussins. — Là, l'Esprit, dégagé du poids de la matière, — Sans souci du besoin, vit dans l'immensité. — Allant de sphère en sphère, il observe et contemple — L'œuvre du Créateur.

— Avez-vous donc vécu?

— J'ai vécu bien des fois et sur beaucoup de mondes — Ne se ressemblant pas.

— Je ne saurais le croire. — Quand la mort a brisé la machine organique, — Inconstante et fragile, instable et corruptible, — L'être se décompose et tout est bien fini.

— La mort n'existe pas; la vie indestructible, — Sous mille aspects divers poursuit sa destinée — Dans mille autres milieux.

— Insondable problème? — La mort n'existant pas, que reste-t-il de l'homme, — Après que le trépas l'a couché dans la tombe?

— Il reste l'immortel. La tombe ne retient — Que la chair et les os, vêtement transitoire — Dont l'âme s'enveloppe au seuil de chaque monde, — Pour prendre son contact et vivre de sa vie, — Se nourrir de ses suc, s'imprégner des effluves — Emanant de son sein et sentir, fibre à fibre, — Tressaillir et vibrer son cœur et ses entrailles.

— Mais après le trépas, que devient l'immortel?

— Les Esprits vont partout; ils peuplent les espaces. — Trouvant partout l'emploi de leur intelligence — Et de leurs facultés, partout ils ont un but, — Une tâche à remplir dans l'œuvre du Très-Haut.

— Du moment que l'Esprit vit libre et sans entraves — Dans l'espace étoilé, pourquoi donc viendrait-il — S'incarner ici-bas, s'unir à la matière — Qui l'enlace et l'étreint, l'opprime et l'alourdit? — Enfermé dans un corps, astreint aux convenances — Des lois de l'organisme, il ne peut satisfaire — Les aspirations qui bouillonnent en lui.

— L'Esprit doit tout scruter, tout creuser, tout comprendre, — Tout savoir, tout juger, pénétrer les secrets — De la création, dévoiler ses mystères, — Surmonter la matière et la rendre docile, — Soi-même se former au contact des choses, — Au choc des passions. Les passions humaines, — Attirant tout en soi, sont les ressorts de l'âme, — Ses moyens d'action, ses fibres et ses muscles, — Son système nerveux. Sans cesse en mouvement, — Aiguillonnant l'Esprit, l'animant, l'excitant, — Le tenant en éveil, elles lui font sentir — Que le présent n'est rien et qu'au delà réside — La satisfaction.

— Toujours inassouvis, — Nuisibles au bonheur, je croyais, au contraire, — Qu'il fallait les détruire et non les cultiver.

— Inhérentes à l'âme, elles sont immortelles. — Ne pouvant les détruire, il faut vivre avec elles, — En régler la pratique, et l'usage, et l'emploi. — C'est l'abus qu'on en fait qui nous rend vicieux. — Un cheval indompté, rétif et ombrageux, — Temperte loin du but, te renverse meurtri, — Impuissant, désarmé. Les passions de même. — Allant à l'unisson : utiles, bienfaisantes, — Elles donnent la paix et le contentement; — Allant

en désaccord : sans guide, sans appui, — Elles sont sans pouvoir et laissent après elles — La désillusion. Sache les diriger, — Les tenir, les mouvoir chacune dans sa sphère, — Et tu seras heureux.

— Régler les passions — N'est point chose facile. Au banquet de la vie, — Convie du destin, je m'installe et je vois, — Provoquant mes désirs, tous les biens de la terre — Etalés devant moi. Puisqu'ils me sont offerts, — Qu'ils sont à ma portée et qu'ils sont légitimes, — Pourquoi les dédaigner, pourquoi n'en pas jouir — Jusqu'à satiété?

— Le plaisir sensuel, — Remuement de matière, est de courte durée. — En soi se renfermant, fléissant en soi-même, — Son seul contentement est de recommencer. — Aucun enseignement instructif et nouveau, — Aucun bien n'en revient. C'est toujours même chose. — L'Esprit, pour se nourrir, exige un aliment — Conforme à sa nature : il a des appétits, — De vulgaires instincts, mais encor des desirs — Et de nobles besoins. Ce n'est point une brute — Ruminant la matière et rien que la matière, — Un pendule oscillant, qui passe et qui repasse — Sans cesse au même point; un flot qui bat la rive, — S'en retourne et revient. C'est un être complexe, — Intelligent, moral, qui combine et raisonne, — Qui porte sa pensée au delà de ce monde, — Qui poursuit l'idéal, qui cherche l'infini, — Qui perçoit, au lointain, dans l'horizon grandi, — La vie universelle, immense, incorruptible, — Plus belle, plus féconde et cent fois préférable — A celle qu'il subit.

— Pourquoi la subit-il?

— Dieu nous a tous créés simples et ignorants, — Mais capables d'apprendre et aptes au progrès. — Pour diriger nos pas, nous pousser en avant, — Il a mis dans nos cœurs, une force motrice — Toujours en mouvement : la passion du mieux! — Un phare étincelant qui ne s'éteint jamais : — L'amour du beau, du vrai, du bien, de l'idéal! — C'est ainsi que l'Esprit est armé pour la lutte. — Son mode d'existence, au début de la vie, — Est simple et restreint : l'infiniment petit! — Mais tout relatif. L'infiniment petit — Est le point de départ, la station première — D'où l'Esprit se déplace et s'exerce à la vie. — A partir de ce jour, trébuchant dans le mal, — Se cramponnant au bien, tombant, se relevant, — Revêtant, tour à tour, des formes plus parfaites, — Des organes nouveaux, plus subtils, plus flexibles, — L'Esprit se fortifie, élargit ses idées, — Hausse ses facultés, s'instruit, s'améliore, — Et voit, derrière lui, se dérouler la vie — En un long chapelet d'existences diverses. — Tel le fleuve devient, en roulant dans la plaine, — Plus large et plus profond, plus fort et plus puissant, — A mesure qu'il fuit sa source originelle. — Tel l'Esprit s'agrandit. A chacun de ses pas — Correspond un progrès; à chacun de ses pas — Le voile du destin devant lui se retire, — Découvrant à ses yeux, ravis, émerveillés, — L'œuvre du Créateur sous un aspect nouveau.

Béthune, 30 avril 1888.

(*A suivre.*)

FOLIE ET CHARLATANISME

Décidément, les spirites sont bien à plaindre. Insensés! ils ne s'aperçoivent pas qu'ils sont le jouet de charlatan habiles ou tout au moins les victimes de la folie, « car il est bien certain que les médiums ne sont jamais bien sains d'esprit ». (Sic!) Je croyais que ces vieilles rengaines tendaient à disparaître, mais les spirites caennais — il y en a — qui se sont rendus, comme moi, l'autre soir, à la conférence de M. Pierre Jamet, professeur au

lycée Louis-le-Grand, sur le spirilisme, ont pu se convaincre du contraire ; pendant une heure et demie, ce Monsieur a fulminé contre le spiritisme qui d'ailleurs ne s'en portera pas plus mal à l'avenir et a surtout lancé contre les spirites toutes sortes d'épithètes. Le spiritisme de l'antiquité, a-t-il dit en substance, valait encore la peine qu'on s'occupât de lui ; mais le spiritisme d'aujourd'hui ! D'ailleurs, il est presque enterré, et nulle part, pour ainsi dire, vous n'en entendrez plus parler. Et le plus comique, remarquez bien ceci ! — c'est que ce Monsieur avait commencé sa conférence en déclarant que « s'il était une question qui intéressât aujourd'hui l'humanité, c'était le spiritisme ». Je serais curieux de lui demander l'explication de cette anomalie. Avec un peu de brio et d'habitude, il n'est pas difficile d'entretenir ainsi le public pendant longtemps, sans rien prouver du tout. Tel a été, il nous semble, le cas de M. Pierre Jamet, et je crois qu'on pourrait résumer sa conférence en appelant certain adage que j'ai lu, je ne sais où : *sunt voces et verba, præterea que nihil*.

EDOUARD MICHEL.

PROJET D'UN CENTRE DE RETRAITE

PENSION INTERNATIONAL POUR LES SPIRITES

(Voir la *Revue* de janvier, février, mars 1890).

Depuis la dernière communication que vous avez bien voulu insérer dans la « *Revue* » du 1^{er} mars, de nouvelles et précieuses adhésions se sont produites en faveur de ce projet.

Conformément au programme exposé aux spirites, les premiers effets se sont portés sur la constitution définitive d'un Comité devant inspirer toute confiance et donner à l'œuvre l'impulsion vitale.

Cette partie assez délicate de la phase d'organisation allait aboutir, quand un des membres acceptants (Mme Badel, de Genève) est tombée gravement malade. Son dévouement de la première heure me fait un devoir de surseoir, quant à présent, à toute autre combinaison. J'espère, toutefois, pouvoir très prochainement en terminer.

Dans les lettres que j'ai reçues, plusieurs contiennent des adhésions sans réserve et quelques signataires demandent déjà à devenir les premiers habitants de notre maison de retraite.

En présence de ces encouragements, et désireuse de faire prendre corps à cette œuvre de solidarité spirite, je propose de restreindre notre ambition, pour le moment, et de ramener notre action immédiate aux seuls points suivants :

1° Formation du Comité de surveillance et de Direction (questions de quelques jours);

2° Au lieu d'acheter un terrain et de faire bâtir, ce qui est long et toujours onéreux, se contenter, provisoirement, de louer une maison de campagne bien située et commode (il n'en manque pas sur les bords du lac de Genève) et y installer, le plus tôt possible, les premiers adhérents.

Il suffirait, pour réussir dans ces proportions réduites, d'une quinzaine de mille francs, qui seraient consacrés, sous la haute surveillance du Comité, à louer le bâtiment et à l'aménager en appartements confortables.

On prouverait, ainsi, que l'idée est pratique; après, Dieu et les Bons Esprits feraient le reste.

Je rappelle, en terminant, cette vieille maxime : « Aide-toi, le Ciel t'aidera ».

ANTOINETTE BOURDIN.

P. S. — Je prie mes sympathiques correspondants de m'excuser si je ne puis encore, actuellement, donner un chiffre, même approximatif, de la pension. Ce prix ne saurait, du reste, être uniforme; il variera nécessairement en raison des désirs et des ressources des intéressés. Ce que je puis dire, toutefois, en raison de la connaissance approfondie que j'ai du pays, c'est qu'avec un *modeste revenu*, il sera facile de jouir d'un bien-être plus grand que celui qu'on pourrait se procurer partout ailleurs.

Je n'indique que pour mémoire, les satisfactions morales que procureront le voisinage et la fréquentation de personnes partageant les mêmes idées et pouvant participer aux mêmes travaux.

A. B.

LA PEINE DE MORT

Les institutions sociales traduisent généralement les mœurs et le degré de civilisation de chaque peuple. Les religions suivent de loin la marche du progrès; elles le retardent, parce qu'elles engendrent l'intolérance, les haines et les divisions entre les peuples et les individus.

La plupart des religions enseignant la peine éternelle de l'enfer comme dogme absolu, servent de base aux principes arriérés de la peine de mort. L'enfer éternel et la peine de mort, qui l'un et l'autre représentent la mort éternelle du bonheur, constituent un châtiment inique, indigne d'un Dieu élément et miséricordieux. Une nation véritablement civilisée repousse ce supplice monstrueux. Cette peine est, en effet, une anomalie opposée à l'ordre de la nature.

La vraie justice consiste à opposer le bien au mal, afin de rétablir l'équilibre, l'ordre et l'harmonie dans le monde terrestre. L'humanité, faible et

imparfaite, a sans cesse besoin de commisération. Malheureusement la justice des hommes n'est souvent qu'un simulacre de justice, que l'injustice formulée.

S'il est vrai que l'homicide et l'assassinat sont des crimes atroces, contre lesquels la société doit se garantir, la condamnation à mort n'en constitue pas moins une double offense, un double mal qui trouble l'harmonie universelle. Dieu semant partout la vie et l'activité, comment l'homme ose-t-il ordonner la mort ? La peine de mort est donc le résultat d'une erreur de civilisation, en contradiction flagrante avec la foi de Dieu. Le crime d'homicide ou d'assassinat ne s'expie pas d'ailleurs par un crime semblable ; car le sang ne lave pas le sang ; le meurtre légal souille la société qui prétend venger le crime par le crime ; elle ne fait rien qu'ajouter une souffrance nouvelle à la somme des maux de l'humanité.

L'égalité devant la guillotine n'existe pas en fait. Le magistrat qui condamne ou prononce la peine de mort consentirait-il à admettre le bourreau à sa table et dans son salon ? Cette espèce d'opprobre qui s'attache au ministère des exécutions capitales n'est-il pas une preuve évidente que nos mœurs tolèrent la peine de mort, mais qu'elles ne l'acceptent pas ?

On ne peut nier aujourd'hui que la plupart des crimes qui s'attaquent à la vie humaine, sont le résultat d'une aberration mentale ou d'un esprit dévoyé au-dessous de notre civilisation.

La déportation dans des lieux éloignés devrait être la suprême peine applicable à ceux qui attentent à la vie de leurs semblables. Ces déportations mettraient fin aux déplorables erreurs judiciaires qui deviennent irréparables par la peine de mort. Au lieu de faire subir la peine du talion à ces dévoyés de la société, ne serait-il pas rationnel de mettre ces hommes inconscients ou affolés dans l'impossibilité de nuire ?

Quand la philosophie spirite, qui a pour base l'harmonie générale, sera universellement adoptée, la vie humaine sera respectée. Cette sublime croyance qui repose sur la charité est appelée à régénérer l'humanité courbée sous le poids des préjugés et des fanatismes. Cette aurore radieuse de civilisation luit déjà à l'horizon des sociétés modernes.

Victor Hugo, qui avait si bien compris cette importante question, a toujours combattu la peine de mort. Ce grand génie du XIX^e siècle n'a pu atteindre ce noble et digne but. La peine de mort est donc restée à l'état d'énigme des temps modernes. Les exécutions capitales continuent de temps en temps leur sinistre besogne !!!

Nous concluons qu'en supprimant le temps d'expiation au criminel, on l'envoie devant son véritable juge qui rendra sur lui un arrêt conforme à la justice universelle. On ne peut donc voir dans la peine de mort les condi-

tions d'une expiation telle que le sens moral la suggère et que la raison accepte. La mort, ce vengeur que la société emploie contre les grands criminels, constitue une usurpation. La région de la vraie expiation n'est pas sur la terre.

Il y a d'ailleurs une distance infinie entre la justice divine et la justice humaine; la première ne punit que le mal moral viciant les intentions, tandis que la deuxième punit le mal social résultant des faits incriminés et uniquement dans un but de conservation sociale. La justice divine ne vise que les actions qui émanent de l'âme, de l'être immortel. Les sociétés terrestres, encore trop rudimentaires, trop matérielles, ne voient que ce qui frappe les sens.

Les peines édictées par les lois humaines ont pour unique but d'effrayer et de contenir par la crainte les règles du droit commun, le droit et la liberté de tous: la domination de la force brutale.

Quand les croyances des peuples seront basées sur la vérité éternelle, qui a pour principe le spiritisme, et que la raison et la conscience deviendront le *critérium* de l'humanité, tous les incarnés qui se débattent dans ce baignoire de souffrances, convergeront vers l'unité suprême, vers l'harmonie universelle.

Cette sublime croyance qui est la synthèse de toutes les philosophies spiritualistes, est appelée à concilier toutes les dissidences, à unir tous les cœurs et à cimenter la paix sociale.

Le spiritisme reposant sur la loi d'amour et d'harmonie universelle, ne peut admettre la peine de mort.

La vie humaine appartient à Dieu seul. Nul n'a donc le droit de la supprimer à soi ou à autrui. Le suicide et l'homicide sont deux crimes également contraires aux lois de Dieu et à l'harmonie universelle.

Un crime social ne peut effacer un crime individuel, parce que, avons-nous dit, le sang ne lave pas le sang.

Les lois humaines ne peuvent être infaillibles. Leur perfectibilité entre dans l'ordre de la nature et dans la loi du progrès indéfini des êtres et des mondes.

DÉCHAUD, publiciste à Alger.

CAUSERIE SUR LA VIE PÉRISTRALE (*Dictée*).

Il y a bien des questions sur lesquelles il semble que les Esprits pourraient renseigner les incarnés d'une manière certaine, puisqu'il s'agit de situations par lesquelles ils ont passé nombre de fois, et que cependant aucun d'eux jusqu'ici n'a élucidé d'une manière satisfaisante. Ils ont l'air de ne pas sa-

voir au juste comment ils se sont réincarnés, ni comment s'est passé leur séjour dans l'erraticité. Tout ce qu'ils disent sur ces sujets est vague ; ou si certains esprits disent des choses précises, elles paraissent étranges, et d'ailleurs sont dépourvues de preuves. Et cependant beaucoup exaltent les beautés du monde fluidique et les merveilles qui provoquent leur admiration à chaque pas, splendeurs sans pareilles, musique délicieuse, etc.

Toutes ces choses sont vraies, mais elles sont, si je puis dire, individuelles. Elles ne sont pas perçues indistinctement par tous les habitants de l'erraticité, mais seulement par ceux qui en ont la volonté, et qui ont le degré d'avancement nécessaire. La masse des autres y reste étrangère. Cela suffit pour vous faire comprendre que la vie périspiritale diffère totalement de la vôtre. L'esprit désincarné est baigné dans le fluide universel avec lequel il est en rapport constant, et tous les phénomènes de la vie périspiritale s'accomplissent au sein de ce fluide et par lui. Il se passe là une immense quantité d'effets qui n'affectent que ceux qui s'y intéressent, soit individuellement, soit collectivement. Mais à la différence de la vie matérielle, il n'y en a point qui soient généraux, et dont chacun puisse profiter à proportion de son degré d'avancement.

Chez vous, on donne une grande fête, comme par exemple celles de l'Exposition ; on illumine les monuments, on fait jouer des fontaines lumineuses, on fait entendre de la musique, etc. Tous ceux qui sont présents voient les illuminations artistiques, entendent la musique, voient se dérouler les cérémonies. Il est vrai que toutes ces choses dont ils prennent leur part ne font pas sur tous la même impression. Suivant leur intelligence, leur savoir, leur caractère, les impressions qu'ils ressentent sont plus ou moins vives, et affectent leurs sens différemment. Les pensées que ce spectacle fait naître dans l'esprit du savant, de l'artiste, ne sont pas les mêmes que chez l'ignorant ou l'homme livré aux travaux pénibles.

Là déjà vous voyez que les mêmes faits ne produisent pas chez tous les mêmes conséquences, bien qu'ils existent à l'état de faits pour tous ceux qui sont présents. Mais dans le monde spirituel un phénomène analogue se produit d'une manière beaucoup plus radicale. Ce sont les faits eux-mêmes qui existent pour les uns et qui n'existent pas pour les autres, de sorte que des millions de modes de vie absolument différents les uns des autres se déroulent dans le même milieu, sans que personne ait conscience de ce qui ne le regarde pas, de ce qui ne l'intéresse pas.

Les phénomènes somnambuliques peuvent vous donner une idée de ces choses. Le sujet endormi du sommeil magnétique voit les objets sur lesquels on appelle son attention. Il se transporte là où l'on désire le faire aller, il voit agir les personnes qui lui sont signalées, et le reste de l'univers semble

ne pas exister pour lui. L'Esprit désincarné agit de même, mais sous l'impulsion de sa propre conscience, de son propre désir; et quand il le veut, il peut, en se réunissant à un certain nombre de ses frères, avoir des perceptions collectives, penser et agir collectivement, par une espèce de magnétisation que ces esprits exercent réciproquement les uns sur les autres. Enfin ils peuvent encore, et heureux ceux qui le font souvent, recevoir collectivement les pensées d'un Esprit d'un niveau supérieur, et se les assimiler dans une certaine mesure, pour leur instruction et leur avancement. Mais dans tous les actes de leur vie fluïdique, les Esprits sont toujours à la fois acteurs et spectateurs. Ils se donnent à eux-mêmes le spectacle qu'ils désirent. Il y a des ivrognes qui passent leur temps à boire au cabaret avec leurs camarades, jusqu'au moment où le désir d'avancer à leur tour leur donne d'autres idées.

Il y a donc de tout dans la vie périspiritale et, pour en faire une description exacte, il faudrait l'avancement d'un Esprit supérieur, qui saurait peut-être en peu de mots lui donner son véritable caractère et la faire comprendre dans son ensemble. Pour nous autres, elle ressemble à un rêve plus qu'à tout autre chose, mais à un rêve qui se déroulerait pour chacun d'une manière logique et suivie, et qu'il serait possible de diriger. Je crois que l'on peut dire avec vérité que nous pouvons faire tout ce qui n'est pas au-dessus de notre niveau intellectuel et de nos connaissances acquises. Mais tout ce que nous faisons n'a que la consistance d'un rêve. Cependant vous comprenez que nous pouvons faire ainsi des études très complètes, très profondes, très instructives. C'est comme le tableau noir sur lequel on résout des problèmes. Après que les chiffres tracés à la craie ont été effacés d'un coup d'éponge, le problème n'en est pas moins résolu.

Vous comprenez d'après cela que nous puissions nous transporter à volonté d'un point à un autre du fluide universel avec la rapidité de la pensée, c'est bien le mot, ou parcourir lentement l'espace que nous voulons explorer. En réalité, on fait tout ce que l'on veut, *si on le peut*, c'est-à-dire si l'on a déjà acquis les connaissances nécessaires. Je ne parle pas de la force. Notre force est la force universelle, et nous en disposons dans la proportion de la science que nous avons acquise. Mais vous devez comprendre que dans le milieu terrestre notre science ne va pas encore bien loin.

(Communication reçue au groupe Bisontin.)

UN MÉDECIN MATÉRIALISTE

Voir la *Revue* d'avril 1890 page 176 (typtologie).

9 mars. — La table commence par épeler ce qui suit :

Évoque, aujourd'hui, le docteur Didier ; puis les derniers exécutés d'hier.

D. *Jules Didier*. — Je me ris de ta frayeur des mauvais esprits. Demande de me voir et tu seras sûr de ma présence. Je suis près de la table et je regarde cette photographie qui m'intéresse beaucoup. Ma présence, douteuse pour toi, a fait que je t'ai dit de demander à me voir. Ma ressemblance est derrière toi.

Je suis là, pour m'entretenir avec toi, sur le corps immatériel de mon individu. Tu t'es tourné et tu me regardes ! encore une fois, demande à me voir et tu me connaîtras.

C'est le diable pour parler aujourd'hui !

Écoute ce que je veux dire. Je suis, dimanche dernier, resté à ce que je suis maintenant ; Dieu m'a confondu, et je plie devant la vérité de ce que je niais autrefois. L'âme, faussement comprise des hommes, l'âme est dure à expliquer.

Je résistais pour dire cela, et mon individu est humilié de te dire le contraire de ce que je t'ai dit les premières fois.

Ma personnalité, dira : non, l'âme n'existe pas ; et dire autrement, que l'âme existe, m'ennuie et me fait rager. Cependant je ne puis nier ce que je vois. Je continuerai, une autre fois.

N.-B. — A ce moment la table changea d'allure et épella ce qui suit :

Demande les assassins exécutés hier ?

D. — Qui êtes-vous, vous qui venez de dire ceci ?

R. — Demander toujours qui, c'est très puéril. Écoute, plutôt :

Nous essayons de nous reconnaître. Dites-nous où nous sommes rivés ? Moi, ~~l'ant~~trou, je deviens rigide, et je tremble, en voyant la guillotine qui est devant moi. Je te prie de m'enlever de là. Devant moi, je sens la guillotine qui me prend le cou !... et ma tête est coupée !

D. — Demande-lui ce qu'il voit ?

D. — Que voyez-vous ?

R. — Je vois la vieille femme que j'ai tuée !... elle me menace, me tire la tête vers elle !... elle me fait peur !

D. — Demande-lui où est le mauvais camarade de sa faute ?

D. — Où est votre camarade Ribot ?

R. — Devant moi ! Il a la tête coupée !... il craint, comme moi, la vieille femme qui le regarde !

D. — Demande-lui, ce que la femme fait à Ribot ?

D. — Que fait la femme, à ton camarade Ribot ?

R. — Elle le couvre, avec son châle, celui avec lequel il l'a étouffée !

D. — Maintenant, appelle Ribot.

R. — Ma tête est coupée, je souffre horriblement !... cependant, je suis vivant !

D. — Demande-lui, qui est devant lui ?

D. — Qui est devant vous ?

R. — J'ai peur : je sens le sang, découler de ma blessure !... je vois, la vieille femme qui me maltraite, et je suis sans défense !

D. — Demande-lui, ce qui est derrière lui ?

D. — Qui est-ce qui est derrière vous ?

R. — Je vois mon camarade, étendu devant moi !... le sang sue de sa blessure !

D. — Demande-lui, où se trouve la guillotine ?

D. — Voyez-vous la guillotine ? où se trouve-t-elle ?

R. — Derrière mon corps.

D. — Demande-lui, que fait le bourreau ?

D. — Où est le bourreau ?

R. — Il tire de la sciure, pour la mettre autour de mon corps !... Il me jette dans un cercueil !

D. — Demande-lui, qui le regarde ?

D. — Qui vous regarde ?

R. — Mon camarade. Il me rit !... c'est de rage.

D. — Demande aux esprits supérieurs, de quels esprits ils sont devenus les compagnons ?

N.-B. — La table épelle ce qui suit :

De mauvais esprits qui, à leur exemple, prennent la mauvaise route, et qui subissent les conséquences de leurs crimes. Ils seront durement punis. Dieu les châtera, comme tous, dans leurs propres défauts.

Docteur Didier, 16 mars 1890. — On m'a permis de te dire, ma raison de ce que je pensais sur l'âme.

Je me figurais que, la matière, était faussement ma personnalité. Je me trompais, c'est une erreur grossière facile à réfuter.

Je croyais, et je soutenais que la mort anéantit la personnalité de l'homme. Dire cela, me semblait juste, et en moi, homme, je pensais autrement, et jamais je n'aurais convenu de cela.

Je proclamais que la matière seule existe, que l'âme était une erreur faus-

sement admise par le vulgaire. Je disais : l'âme n'existe pas, et dire autrement, me faisait mal.

Je t'ai dit des paradoxes, et j'ai menti, avec de la mauvaise foi. Calme ta surprise de ce que je disais avant. Je posais, et Dieu m'a forcé de te dire la vérité sur l'âme.

D. — Sur la terre, croyiez-vous, ou non à l'âme ?

R. — Je croyais à la matière, seulement.

D. — Alors où se trouve votre mauvaise foi ?

R. — J'ai été obligé de connaître directement, moi-même, de quelle illusion j'étais dupe, ici, lorsque je me suis senti vivant. Jamais je n'aurais cru cela.

A une autre fois.

18 mars 1890. — Dieu m'envoie, à toi, dans le but de t'instruire ; Dieu ne veut pas du mal à celui qui le prie pour apprendre. Dieu dit de comprendre la demande et d'y répondre. La peureuse crainte des mauvais esprits te domines. Tu diriges donc, misérablement, ton intelligence vers le doute ? Demande raisonnablement ceux que tu évoques. Demande quelqu'un, car la raison défend le doute de soi-même, demande quelqu'un. Il est défendu de craindre et de douter de la mauvaise direction de soi-même. Diminues ta crainte, demande et on te répondra ; demande.

D. — Je vous crois un farceur, pour le moins ; qui êtes-vous ?

R. — Je m'appelle le *mal*, et je suis dominé par ton doute raisonnable, et persistant ; je voulais dominer et te tromper. Dieu n'a pas de conscience.

D. — Vous êtes colère, et vous blasphémez !

R. — Domine raisonnablement, et ne m'insulte pas.

D. — Que faisiez-vous sur la terre ?

R. — Cela ne te regarde pas. Dieu dit d'arriver à la domination des pensées des hommes douteurs, et de les tromper. Je suis dur à démonter : mais c'est rude à te balancer.

D. — Je suis fixé sur votre compte, par vos paroles.

R. — Derrière ta chaise je fous un coup de pied ; oui, derrière la chaise.

N.-B. — La table change d'allure et épelle ce qui suit :

R. — Il est défendu de parler aux mauvais esprits, cesse cette conversation, Dieu le punit de la domination désastreuse qu'il a exercée dans sa famille de la terre. Il était la peur de sa femme, douce et dévouée, de ses enfants bons comme leur mère ! Brutal dans sa maison, il malmenait ceux de ses domestiques qui lui déplaisaient. Devenu dur par sa fortune et la position importante qu'il occupait dans l'armée, il était injuste envers ses subordonnés. La mort l'a frappé inopinément. En dire plus, c'est inutile pour l'enseignement.

D. — Pouvez-vous me dire ce qu'il était dans l'armée, pour que je puisse mieux en juger ?

R. — Colonel de cavalerie ; il portait de la partialité dans les notes, et il a ruiné l'avancement de plusieurs militaires méritants ; il ne souffrait pas de contradiction à ses idées.

D. — De quoi est-il mort ?

R. — D'une maladie contractée en Afrique.

D. — Quand est-il mort ?

R. — Curiosité. Dieu le punit en le faisant compagnon de ses pareils ; ils veulent dominer, et ils se disent leurs vérités ; ils souffrent, de l'impuissance de leurs défauts.

D. — Que me voulait cet esprit ?

R. — Te dominer dans tes pensées, et te dire de mauvaises choses. C'est pour ton instruction, tes guides l'ont permis.

D. — Je voyais à qui j'avais affaire.

R. — Ce n'était pas difficile.

Tu lis le corps astral, dans ce livre ? c'est exactement la vérité ; le corps de notre âme, est la conséquence de l'âme, directement, dans ses défauts et qualités. Je te quitte aujourd'hui.

Didier Jules, 23 mars 1890. — R. — J'ai dit, la dernière fois, que l'âme existait. L'âme doit douter de sa mauvaise direction, dans la raison de l'erreur de soi-même.

Dois-je, devant l'évidence, nier ma propre existence ? Je sens la raison de mon erreur, dans la mauvaise direction des études de la médecine.

Jamais la médecine n'a raisonné ma raison de mon âme ! Je la maudirais si elle ne servait pas à l'homme de soulagement.

Il faut diminuer la pensée de la direction mauvaise de l'enseignement des facultés, dominées par les études du corps, et elles oublient le côté de l'âme ! elles disent : cela ne nous regarde pas.

Cependant, le corps subit les impressions de l'âme. Je dis, là, une raison de la fausse direction des études médicales.

Dimanche, je dirai la raison de la réincarnation ; j'ai à visiter ma fille, dont j'ai parlé une autre fois.

D. — Parle-t-elle avec vous comme moi ?

R. — Elle est en esprit catholique.

D. — Elle vous prendrait alors pour le diable ?

R. — Diable de la raison, de l'intérêt d'eux-mêmes.

D. — La chirurgie a fait beaucoup plus de progrès que la médecine.

R. — Oui, chirurgie, connaissance du corps ; et médecine fait fausse route, par la domination du mode d'enseignement des écoles.

D. — C'est très instructif, ce que vous me dites? Je vous écouterai avec plaisir, quand il vous plaira.

R. — Je reviendrai toujours. Je serre votre main. Votre réunion du vendredi, revue spirite, bien intéressante; j'y assiste. On m'y lit. Au revoir.

Didier Jules, 30 mars 1890. — Je vais parler de la matérialisation et ensuite de la réincarnation. Je me raisonne la matérialisation de la façon suivante : le corps de l'âme devient visible par la condensation des molécules qui sont dispersées dans l'air ambiant. Du reste, je disais, demande à me voir; je pensais à la raison de la manifestation de la photographie qui est dans ce livre (1). Je crois que cet esprit réussissait à se matérialiser en réunissant toute sa substance immatérielle dans l'effort de la volonté. Je dirige toute la puissance de moi-même pour y arriver. Je n'ai pas la force nécessaire. Je persisterai. Je veux. Ma raison dit que je réussirai. Demande de ton côté à me voir : nos volontés réunies y parviendront peut-être. Je voudrais que tu me connaisses.

R. — Il y a peu de médiums doués pour cela.

D. — Je dis d'essayer.

R. — Ces sortes de phénomènes paraissent exiger en général pour se produire, au moins une demi-obscurité. Les rayons lumineux sont peut-être un obstacle à la condensation moléculaire dont vous parlez.

D. — Je pense que la matérialisation dépend de la volonté. Je désire m'en assurer. Demandes fortement à voir ma ressemblance. Tu éprouves des appréhension. Je le vois. Ma pensée lit dans toi. Je ne comprends pas cela. Que crains-tu? Je suis médecin : je ne voudrais pas faire du mal. Aurais-tu peur du diable, reste de l'éducation première? dans ce cas on se rassure en raisonnant.

Je passe à la réincarnation.

Je disais, dimanche, la raison de l'erreur de moi-même. J'ai raisonné et compris ma fausse opinion. J'ai pensé que l'âme pouvait devenir la perfection scientifique et morale. Cette perfection ne peut pas venir sans travail ni peine. Donc l'âme doit parcourir la série nécessaire à cela. L'âme cherche d'abord à pourvoir le corps des nécessités de la vie animale. L'âme essaye pour cela ses facultés dans les incarnations du règne animal. De là les facultés des animaux. Ils sont des élèves qui apprennent la grammaire pour savoir parler. De là les esprits passent à la classe des élèves qui raisonnent un peu et commencent les humanités. Ensuite il monte dans la rhétorique et après en philosophie. Ils connaissent alors la science de la raison pour

(1) Reproduction de la matérialisation de Katie obtenue par William Krokes, dans l'ouvrage du Dr Gibier (*Fakirisme occidental*).

juger de leurs actes. De là ils s'élèvent ou sont stationnaires d'après la façon d'appliquer ce qu'ils ont appris. Ils sont les maîtres d'eux-mêmes. Ils marchent plus ou moins vite, d'après leur conduite et leur intelligence.

Demande ce que tu voudras.

R. — Vers quelle espèce d'animaux commence cet apprentissage?

D. — A l'échelle des animaux domestiques : chien, chat, bœuf, cheval, etc. La nature générale de chacune de ces espèces d'animaux fait juger du degré d'avancement. Les individus diffèrent en outre dans chaque espèce.

R. — Parmi les chiens par exemple, les uns en effet sont intelligents, d'autres bêtes : les uns très bons et fidèles, d'autres hargneux et ne s'attachant pas.

D. — Le chien est la copie de l'homme dans ses défauts et qualités. Le loup est proche parent du chien, mais il n'est pas à l'école. Esprits naissants qui commencent à exister.

R. — Que me direz-vous des singes dont la ressemblance physique est celle qui se rapproche le plus de l'homme, surtout certaines espèces?

D. — Dimanche je continuerai. Je m'en vais aujourd'hui. Au revoir.

Capitaine BOULLE (médium).

MAGIE PRATIQUE

Monsieur Jules Lermine, le publiciste bien connu et si hautement apprécié dans le monde des lettres, vient de faire paraître un remarquable ouvrage : la science occulte ; magie pratique ; révélation des mystères de la vie et de la mort.

Comme E. Nus, Papus et d'autres esprits distingués et chercheurs, il veut porter sur le terrain même de la science et les faire étudier comme tel, ces phénomènes terribles ; cela en dépit des savants officiels et des académies qui, comme toujours, prétendent poser des bornes aux découvertes successives de l'esprit humain ; et en dépit aussi des clergés des religions « *credo qui absurdum* », lesquelles n'ayant plus hélas ! le bras séculier à leur disposition pour avancer un peu notre voyage « dans l'au delà » en sont réduits à lancer des anathèmes platoniques ou bien à dire selon le cas : tout cela c'est vrai, mais c'est le diable ; n'y touchez pas ou gare à vous. Pauvre diable dans quelle drôle de posture on le met. L'ouvrage de M. Lermine est la démonstration scientifique et raisonnée de tout ce qui est le sujet commun des études et des recherches des différentes sociétés théosophiques et spiritualistes de tous noms et de tous pays. Il doit être lu, relu et médité partout ceux qui pensent que ce que nous voyons et percevons n'est rien relative-

ment à ce que nous ne voyons pas et ne percevons pas à l'aide des sens du corps matériel.

L'ouvrage comprend une première partie pratique et expérimentale, et une seconde partie théorique et raisonnée. Dans une simple analyse, on ne peut à regret qu'indiquer à grands traits et sommairement les différentes questions traitées. Dans la première partie, l'auteur, se plaçant sur le terrain même de la liberté de pensée heureusement conquise par nos devanciers se pose sur le terrain même de la science et en arrive à cette conclusion : il n'y a pas de surnaturel : l'intérêt privé de certains et l'ignorance d'un trop grand nombre proclament seuls le surnaturel ; travaillez et cherchez au fur et à mesure que s'aggrandira le cercle des connaissances acquises, le surnaturel en diminuera d'autant. Monsieur Lermine fait ensuite le récit détaillé de tous les faits constatés et observés par William Crookes et Russell Wallace, et conclut à la réalité incontestable de tous les faits racontés par ces illustres savants. A signaler spécialement une étude aussi détaillée qu'intéressante sur les photographies spirites. Sur le dernier chapitre de la première partie, intitulé, « les Fantômes des Vivants », inutile d'expliquer ce que l'auteur veut raconter sous ce nom. Il en admet la réalité et cite plusieurs faits authentiquement constatés et très intéressants.

Dans la seconde partie de l'ouvrage « les vivants et les morts » Monsieur Jules Lermine partant du principe de l'évolution naturelle, démontre logiquement que l'évolution ne peut pas s'arrêter à la mort du corps matériel, et qu'elle continue forcément au delà, sous des états différents et dans des conditions nouvelles et par conséquent avec manifestation de forces nouvelles, sinon ignorées de tous, au moins mal connues, parce qu'elles n'ont pas été en Europe, jusque dans ces dernières années, l'objet d'études spéciales. Suivent des pages remarquables sur la constitution de l'homme. Le cinquième chapitre a pour sujet : « le corps astral : ce qu'en ont dit les philosophes passés, certains théologiens chrétiens, les Védas dans l'Inde, la Kabbale Juive ; et enfin l'auteur finit par grouper des faits qui, arrivant journellement à tous, démontrent que tout corps matériel a un double de sa forme, composé de matière plus ou moins diluée relativement à nos sens, et qui se séparant de lui à la mort, devient le corps de l'au delà ». Ici l'auteur émet certaines opinions qui pourraient être discutables ; beaucoup de spiritualistes le verront certainement en lisant attentivement. Le chapitre VI traite « des élémentaux » ; les différentes forces de la nature qui y sont appelées potentialités y sont présentées d'une façon originale et singulière, mais que l'auteur permette de le lui dire, c'est un peu fantaisiste et surtout abstrait.

Le chapitre VII traite « des Élémentaires » ; remplacez *élémentaires* par

Esprits. L'auteur raconte longuement ce qu'enseigne le bouddhisme à ce sujet : cela ressemble beaucoup à ce qui est publié par les écoles spiritualistes françaises sur l'état dit : « d'erraticité ». L'auteur proclame la parfaite logique de ces idées, mais formule une réserve importante, sur les incarnations successives selon le mérite ou le démerite ; tout en ne niant pas d'une façon absolue. Il se pose à lui même une question au sujet des nombreux détails donnés par l'enseignement bouddhiste sur les différents états de l'erraticité (Kama-loka, Dévakhan en langue bouddhique). Cette question ressort de la phrase suivante :

« Sans savoir d'ailleurs sur quelles preuves réelles l'occultisme base sa connaissance détaillée de l'état dévakhannique, etc. »

Que Monsieur Jules Lermina permette de lui dire qu'il doit bien un peu s'en douter lui-même. Il termine en effet ce chapitre par cette phrase :

« Donc Élémentaux et Élémentaires sont les deux classes d'être dits fantastiques avec lesquels l'homme peut entrer en relations : les morts sont pendant un temps plus ou moins long à l'état d'Élémentaires, et il se peut que la volonté humaine puisse les évoquer. » Si la volonté humaine peut les évoquer, Monsieur Jules Lermina, il est tout naturel qu'en répondant, ils communiquent certains détails très intéressants par eux, et les conditions dans lesquelles ils se trouvent. Ceux, et ils sont nombreux, qui comme les bouddhistes, ont quelque raison d'être fixés à ce sujet, liront et reliront avec le plus grand profit pour eux mêmes, votre remarquable ouvrage, démonstration scientifique et raisonnée de beaucoup de leurs croyances.

Capitaine BOULLE.

DIEU ET L'HOMME

Nous avons déjà fait le compte rendu de la première partie de cet ouvrage publié par *Auguste Raimon*.

Cette première partie, qui traite exclusivement de l'existence de Dieu, contient, ainsi que nous l'avons dit, une argumentation qui s'appuie sur un ensemble de raisonnements et d'aperçus absolument nouveaux, qui découlent de réflexions saisissantes et colorées.

Un pareil travail ne s'improvise pas en quelques jours ; il ne peut être que le résultat de longues et profondes méditations.

Dans la deuxième partie qui est en cours de publication, et qui sera en vente d'ici peu de temps, l'auteur prend l'homme à son origine, c'est-à-dire au moment où il a été créé, détermine l'époque de cette création, le mode de sa formation, et le suit pas à pas, en caractérisant son état, suivant de longues périodes, dans les diverses situations ou phases par où il est passé.

Ainsi, à l'aide de documents fournis par la géologie, de la composition des couches de

stratification, dont il établit l'arrangement d'une façon très exacte, et qui forment les quatre divisions principales qui suivent :

1^o Les terrains anciens ou primaires forment la première série de cette division et comprennent les terrains cambrien, silurien, dévonien, houiller et carbonifère;

2^o Les terrains secondaires forment la deuxième série et comprennent les terrains péncén, de trias ou salifère, jurassique et crétacé;

3^o Les terrains supérieurs ou tertiaires forment la troisième série et comprennent les terrains parisien ou éocène, de molasse ou miocène et sub-apennin ou pliocène;

4^o Enfin les terrains dits de transport forment la quatrième série, et comprennent les alluvions anciennes et modernes qui renferment elle-même les calcaires, les grès, les marbres, les craies, les dépôts marins et lacustres, le diluvium et le sol arable.

Il arrive à démontrer que la création a été constituée avec un certain ordre ascendant et perfectible, non pas dans le sens du transformisme par la sélection, mais en procédant par la formation successive des divers ordres ou espèces, et en passant de l'être presque inorganique à l'homme; de telle sorte qu'elle a commencé par les individus inférieurs placés au dernier degré de l'échelon dans la nature, tels que les zoophytes et la famille des vers; puis par les mollusques et les crustacés, ensuite viennent les quadrupèdes aquatiques ovipares, tels que les ichthyosaures, les plésiosaures, des tortues et plusieurs crocodiles; ensuite apparaissent les animaux terrestres, plus remarquables par leur organisation et leurs facultés instinctives.

La composition de ce monde n'étant pas jugée assez complète, l'homme apparaît enfin avec une destination et des attributions extraordinaires, au milieu de cette organisation dont il devait se rendre maître, en s'emparant de tous ses rouages et de tous ses éléments, pour les faire agir dans son intérêt exclusif, suivant son caprice ou les nécessités.

Puis, il fait la classification des races, et prouve après une longue étude et de nombreux exemples, par un synthétique examen, que les distinctions appréciables entre les peuples ne constituent pas des races multiples, et que l'humanité a été engendrée sans interruption par ses premiers congénères et qu'elle ne forme que deux familles, deux races, *la race blanche et la race noire*.

Ensuite il définit d'une façon certaine, selon nous, les lois qui gouvernent les tendances des êtres et des éléments, et qui provoquent les actions, d'après lesquelles l'homme est porté vers le bien ou le mal, suivant des circonstances qu'il formule dans des termes précis.

Enfin, il arrive aux plus grandes des attributions qui aient été mises à notre disposition, *la liberté, l'égalité* et le droit, l'obligation même de marcher vers le progrès et la science, pour conquérir la civilisation; et après avoir parlé du libre arbitre, il indique le degré de responsabilités qui résulte de nos actes dans la marche ordinaire de la société, et termine son œuvre en démontrant que les attributs de l'homme ont une certaine similitude avec ceux du principe universel.

Cette œuvre sérieuse est pleine de faits qui captivent l'attention, et les idées philosophiques qu'il contient, ordinairement si ardues et si difficiles à comprendre, sont exposées avec une lucidité qui les rendent intéressantes, et qui permet de les lire avec plaisir; aussi nous ne pouvons nous dispenser de désirer son succès.

Le prix de cette deuxième partie est fixé, comme celui de la première, à 2 fr. 50.

Ceux de nos lecteurs qui enverront 5 francs au bureau du journal, pour le volume entier contenant 416 pages in-8, recevront immédiatement la première partie brochée, et la deuxième très prochainement.

De plus, leurs noms seront inscrits parmi celui des souscripteurs.

Quereux.

ESSAIS DE SCIENCES MAUDITES (*au seuil du mystère*), vient de paraître; nous donnons le compte rendu de cette œuvre de M. Stanislas de Guaita, dans la Revue prochaine.

NOS PROGRÈS ET NOS DÉFAILLANCES

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que notre ami, M. Laurent de Faget, le médium des *Pensées de Carita*, l'auteur de la *Muse irritée* et du volume de vers récemment édité : *De l'Atome au Firmament*, vient de faire une causerie littéraire et philosophique à l'École municipale Turgot, en qualité de conférencier de la société : *L'Union de la Jeunesse Républicaine*, dont il est membre.

Pendant une heure, notre ami a développé le sujet qu'il avait choisi : Nos PROGRÈS ET NOS DÉFAILLANCES. Dans la première partie de sa conférence, il a passé en revue la littérature actuelle mise en regard de celle des Balzac, des George Sand, des Lamartine, des Victor Hugo. Il a eu des accents indignés (et vigoureusement applaudis) contre cette partie de notre littérature « vide de pensées élevées, pleine de mépris pour le bien, qui sacre le crime roi d'une époque et fait couler des ruisseaux de sang dans ses drames pour émouvoir l'homme blasé. » Il a flêtri les écrivains de notre temps qui spéculent sur les plus basses passions de l'homme et semblent avoir pris à tâche de pervertir le sens moral de l'humanité, en peignant presque exclusivement dans leurs livres : « l'obscénité violente et hardie, la luxure bestiale, l'impudicité haletante et névrosée qui ne met plus aucun voile à ses saturnales!... »

L'orateur a ensuite recherché les causes de notre abaissement moral, alors que le progrès intellectuel, toujours plus puissant, poursuit sa route merveilleuse dans l'humanité. La première de ces causes, il l'a vue dans l'abandon par l'homme « de toute croyance élevée, de tout idéal philosophique ou religieux. » — Repoussant comme il convient les doctrines abêtissantes d'un certain spiritualisme qui fait fi de la raison et ne produit que le fanatisme ou l'hypocrisie, il a développé longuement le principe de la *Pluralité des Existences*, en s'appuyant sur les philosophes anciens et modernes et, en particulier, sur Socrate et Platon, sur Charles Fourier, Pezzani, Arthur d'Anglemont, Allan Kardec et Victor Hugo.

Le public a paru apprécier à sa valeur cette doctrine qui relève l'homme en le faisant concourir au progrès incessant de l'humanité, seule théorie d'ailleurs qui explique la justice divine et fasse comprendre le pourquoi des apparentes anomalies qu'on relève dans les conditions humaines. Notre ami a été souvent interrompu par de chaleureux applaudissements : l'âme du peuple vibre encore, elle vibrera toujours aux accents convaincus d'un spi-

ritualisme éclairé qui prend sa source dans la raison autant que dans la conscience.

Nous pensons que M. Laurent de Faget voudra continuer ces conférences qui instruisent et améliorent ceux qui les entendent. Il n'y a que le premier pas qui coûte, dit-on : le premier pas est fait. Bon courage à notre ami et que le succès continue à récompenser ses efforts.

DE BEAUNY.

REVUE DES JOURNAUX D'AVRIL 1890.

Le XIX^e siècle dans son n^o du 2 avril 90, et dans un très long article intitulé *le Monde de l'occulte*, parle de l'anniversaire du fondateur de spiritisme Allan Kardec. A cette occasion, dit-il, les fidèles de la doctrine se sont rendus pieusement devant la pierre druidique élevée au Père-Lachaise à la mémoire de l'*illuminé*, et plusieurs d'entre eux ont, en des discours inspirés par la Foi, prononcé son éloge.

La Dépêche de Toulouse reproduit ce même article.

L'Estafette, 2 avril, parle du banquet et souhaite que la table fasse la politesse de tourner au dessert. Cependant il termine en disant. « Il ne faut point nier, *a priori*, l'existence d'une « force psychique » capable de produire des phénomènes encore inexplicables. Il faut observer et attendre.

Le parti national, 3 avril, annonce que les adeptes du spiritisme ont célébré avec une grande solennité l'anniversaire de la mort de leur grand théoricien Allan Kardec, dont le tombeau se trouve au Père-Lachaise, et que le soir on s'est réuni pour banqueter en son honneur.

Dans le n^o du 18 avril du XIX^e siècle, Francisque Sarcey termine un article d'une colonne et demie en disant : N'est-il pas singulier que ce siècle, qui est celui de l'expérimentation à outrance et de la science exacte, soit également celui où les esprits se laissent prendre le plus aisément aux séductions de la magie noire ou blanche, de l'astrologie, de la kabbale, *du spiritisme* et de toutes les sciences occultes? — Où ce penchant si nouveau nous mènera-t-il? — Enfin! j'ai tout de même confiance en l'éternel bon sens, lequel est né français comme dit le poète. »

Jules Dalsème, dans *L'Estafette* du 4 avril, parle des expériences de W. Crookes, de celles rapportées par le D. Gibier au sujet du médium Slade, du dernier ouvrage de M. Jules Lermina sur la magie pratique; « Ils sont tout une « secte, dit-il, et demain peut-être ils seront une légion, ceux qui s'entre- « tiennent couramment de tables tournantes, d'esprits frappeurs et d'évo- « cations spectrales. L'auteur de l'article semble étonné que les personnes « qui s'occupent du spiritisme *appartiennent à la catégorie des gens réputés* « sains. »

Le *Journal des Débats* du 17 avril consacre trois colonnes et demie au compte rendu du livre du Dr Gibier *le spiritisme ou fakirisme occidental*.

L'*Echo du Nord*, à Lille, du 15 avril, annonce l'anniversaire d'Allan Kardec et explique en une vingtaine de lignes la doctrine spirite; il parle surtout du périsprit, à l'aide duquel, peuvent se produire les divers phénomènes.

Le *Journal des Débats*, du 10 avril, donne un très long article bibliographique sur *la Kabbale ou la Philosophie religieuse des Hébreux* par Ad. Franck, membre de l'Institut. Edouard Rod, dans son article intitulé *Dilettantisme et religion* (Figaro du 13 avril), dit : La magie de M. Péladan, la société théosophique, le *spiritisme*, les tables qui tournent et les esprits qu'on photographie, tout cela peut sembler excentrique au dernier degré à des gens pondérés et raisonnables. Et tout cela l'est peut-être. — mais c'est aussi l'éclatante manifestation de ce besoin d'infini qui grandit dans nos cœurs, de cet amour de la foi qui précède peut-être la foi, comme l'amour de l'amour précède l'amour.

Frontignan, dans le *Démocrate* du 14 avril, écrit sur les *choses surnaturelles* un article qui n'a pas le sens commun, ce qui arrive parfois aux rédacteurs qui veulent parler d'un sujet dont ils n'ont pas la moindre notion.

Le *Soir*, du 19 avril, donne le compte rendu de la matinée organisée par les groupes indépendant d'études ésotériques et qui a eu lieu dans la salle de la Société d'horticulture. On y a surtout entendu des œuvres d'Augusta Holmès. Quelques mages ont parlé, entr'autres M. *Papus* qui a fait une spirituelle causerie sur la magie. — Plusieurs journaux ont aussi parlé de cette intéressante matinée.

« La *Revue Suisse* de Lausanne trouve que pour avoir trop lu les romans de Zola, nous voilà épris des écrivains symbolistes. Pour avoir cru que la vertu était une sécrétion du cerveau, nous voilà plongés dans le *spiritisme* ou comme on dit aujourd'hui, l'*occultisme*. Nous sommes vraiment bien avancés. »

Henri de Parville, dans le *Journal des Débats* du 3 avril, donne en feuilleton un article (revue des sciences) sur les stigmates et les empreintes diaboliques — sorciers et sorcières — les démoniaques, étrangetées du grand hys-térisme, etc.

La *Paix*, du 13 avril, donne le compte rendu de l'intéressante conférence suivie d'expériences sur la suggestion, faite par M. le professeur Bernheim de la Faculté de Nancy, à l'Hôtel-Dieu, dans le service de M. le Dr Dumontpallier.

Dans le même journal, du 21 avril, nous lisons un article sur l'*Occultisme*, signé *Eclectic*, qui parle du Congrès spirite tenu à Paris en septembre 1889, qui explique le spiritisme la théosophie et la Kabbale. Les spirites sont lé-

gion, dit-il; la Kabbale est l'occultisme occidental, la théosophie est l'occultisme oriental.

Le Gaulois du 19 avril raconte les expériences spirites faites à New-York à l'aide du *phonographe* : Les assistants affirment que le phonographe reproduit non seulement les sons, mais les intonations des défunts évoqués. Pendant la séance il était enveloppé de flammes bleues qui éclairaient la salle.

Il est à remarquer combien la presse s'occupe, depuis le Congrès du 7 novembre 1889, de la question spirite, théosophique, de l'occultisme, de la Kabbale. Nous pensons être agréable aux lecteurs de la Revue en donnant un aperçu de ce que disent les principaux journaux qui, somme toute, de viennent un peu moins réfractaires aux croyances spiritualistes.

MARINA LEYMARIE.

NÉCROLOGIE. Un ancien et fidèle ami, M. ALFRED VÉRON, homme de cœur, s'est désincarné le 14 avril 1890 ; brave et bon, esprit juste qui avait passé par toutes les vicissitudes de la vie, cet élève et ami d'Allan Kardec (ancien néantiste devenu spirite dès la première heure), savait attirer les artistes à notre philosophie si consolante et si progressive ; chez lui nous avons vu réunis les grands chanteurs de l'Opéra et de l'Opéra-comique ; ces célébrités après avoir causé spirilisme, nous donnaient des concerts magnifiques, que seuls, les chefs de l'État ou les princes de la finance eussent pu rémunérer dignement ; ils aimaient Alfred Véron et parfois, il les conduisait à mon humble domicile, 13, rue de Verneuil, pour partager mon repas de famille ; les hôtels voisins se demandaient d'où venaient ces chants admirables dont ils gratifiaient l'un des plus humbles serviteurs de la cause ?

Notre ami et propagateur a souffert bien cruellement avant de mourir ; depuis plusieurs années, ses douleurs intolérables étaient supportées stoïquement. Sur sa tombe MM. Lyon, sous-préfet, et Camille Flammarion astronome, ont prononcé de chaleureuses et amicales paroles. Absent nous avons regretté bien vivement de ne pouvoir adresser un au revoir à ce vaillant et sage esprit.

Le Dr DON JOSÉ RAMON SIMONI est décédé à la Havane ; ce riche propriétaire fut un chercheur remarquable, un esprit droit et juste dont chacun reconnaissait l'incontestable mérite. Parent du général Cespedes, qui voulut affranchir la Havane, il refusa, avec les braves *Agramonte*, de livrer le général, et dut s'expatrier à New-York, avec ses parents et sa famille ; leurs biens étaient en séquestre, pour refus de livrer Cespedes, spirite comme eux. C'était la ruine mais ils la supportèrent avec vaillance.

C'était à l'époque du procès des spirites ; le Dr Don Simoni qui cherchait à obtenir des photographies spirites, en eût de très remarquables et dès lors, il expérimenta la nuit, en plaçant simplement sa plaque, toute préparée, dans l'objectif braqué soit sur une personne, soit sur une surface unie ; dans l'obscurité complète il obtint des négatifs qui, développés, donnèrent des positifs couverts de figures d'esprits décédés depuis longtemps, visages reconnus par leur parents et amis. Le Dr m'en envoya 20 spécimens, tous très remarquables.

Le grand juge Carter, qui avait obtenu l'image fidèle de sa fille bien-aimée, décédée à 18 ans, avec la médiumnité du Dr Simoni, m'écrivit ; il avait annoté des spécimens de photographies spirites pour être présentés à son collègue, à Paris, le président de la Cour de cassation. Rien n'y fit ! il fallait une condamnation pour frapper les esprits ; et puis l'état de la science n'était pas assez avancé pour maîtriser les préjugés dont la cour était l'esclave, dont était saturés la presse et la foule moutonnière. Lorsque ce phénomène s'obtiendra usuellement, on sera bien étonné qu'un rédacteur de revue ait fait un an de prison pour avoir soutenu un fait vrai qui prouvait, sans miracles, l'immortalité de l'âme.

M. BIGONNET, *juge de paix, à Buis-les-Baronnies, Drôme*, s'est désincarné le 16 avril dernier ; ce grand honnête homme a vécu en faisant le bien, car ce fut un juste dans l'acception du mot ; sa magistrature en fait foi, et ses justiciables, en venant devant lui, se disaient : nous sommes jugés par un homme de cœur, un bon père, équitable, sévère, mais sage à l'extrême.

Spirite de la première heure, jusqu'à son dernier jour il a présidé un groupe dont les séances se tenaient chez lui, au milieu des siens qui parlaient sa croyance ; il était secondé par Mme Bigonnet qui est un cœur d'or et un véritable dévouement. Il fut un missionnaire. Que sa veuve le sache bien, tous nos frères en spiritisme répandus dans le monde adresseront leur meilleure pensée à l'esprit de M. Bigonnet, comme aux désincarnés dont cette *Revue* parle en ce jour ; que M. Franklin Bigonnet assure son frère et sa sœur de toute notre sympathie ; que la veuve et ses bien-aimés comptent sur notre affection car, dans la grande famille spirite, nous sommes tous reliés par une solidarité rationnelle et effective que la mort resserre au lieu de détruire.

A *Seraing (Belgique)*. Enterrement civil de notre frère, M. BLAVIER ; M. H. Triolet a prononcé de fraternelles paroles. A Lèze-Seraing 800 personnes ont assisté à l'enterrement de M. Andrieu Marchand, N. F. E. S. ; plusieurs discours ont honoré le décédé ; une Société instrumentale précédait le convoi.

A Baisy-Thy, M. Martin, du *Moniteur*, a présidé à la cérémonie funéraire de Mme CATHERINE MARBAIS, devant une assistance nombreuse et sympathique.

Le 21 avril, les spirites parisiens ont accompagné au cimetière, la dépouille mortelle de M. LOUIS BLIN, 51 ans, chef de bureau à la Compagnie des chemins de fer de l'Est; devant ses amis, foule nombreuse, M. Camille Chaigneau a rappelé le souvenir de ce digne *président de la Société des études spirites*. La *Revue* donnera ce discours.

M. Lovera comme toujours, a dignement présidé à Alger, la cérémonie spirite funéraire du corps de MARIE CAPRA, fille de notre frère, Louis Capra. Une bonne pensée à nos chers morts dont l'esprit attend le dégagement; ils en seront heureux.

M. Visselle E. nous prie d'annoncer que des séances spirites ont lieu, chez lui, tous les lundis, à 8 heures du soir, 2, rue des Arquebusiers, à Paris.

M. Gratien, rue Saint-Maur, 146, reçoit les visiteurs à ses séances spirites du groupe Foi et Union, tous les vendredis soir, à 8 heures.

M. M. Levavasseur, tous les jeudis soir, séances spirites à 8 heures, 64, rue Fontaine-au-Roi.

Mme Vve Tremeschini désire vendre le *chronomètre* de son mari, astronome renommé, acheté chez Bréguet, prix réduit 425 fr.; il est en très bon état, et sa veuve le laisserait pour 300 fr. Elle a, aussi, 3 lunettes astronomiques parfaites, que le savant Trémeschini affectionnait. Avis aux astronomes amateurs. Mme Trémeschini, 10 rue Messonier, aux Lilas, Seine.

M. LAURENT DE FAGET a fait une *conférence publique et gratuite* devant une salle comble, un public intelligent et éclairé, le jeudi 10 avril, à 8 h. 1/4, à l'École Turgot, rue Turbigo, près la place de la République, dans l'amphithéâtre de chimie et de physique; les applaudissements lui ont été prodigués, lorsqu'il a mêlé le spiritisme scientifique au sujet traité dans cette séance; il a parlé de nos progrès et de nos défaillances et enfin, de la *plurilité des existences*.

Le voici encouragé et lancé; puisse-t-il attirer à nous les hommes de bonne volonté, sages et studieux.

A PARTIR DU LUNDI 28 AVRIL, M. Papus fera des conférences à la salle des Capucins, sur le spiritisme et l'occultisme, tous les quinze jours, les lundis soir, à 8 h. 3/4.

Notre frère Rastoul, si dévoué à la cause, si éloquent, nous annonce le décès du médium don ANTONIO CASTILLA, et de SOFIA GARRICONDE DE TOUREN. Ce sont des esprits dégagés à 38 ans de la matière; ces spirites sincères, se communiqueront à la société du journal *La Vérité*.

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, succr, 52, rue Madame.

REVUE SPIRITE

JOURNAL MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

33^e ANNÉE

N° 6

1^{er} JUIN 1890.

ANNIVERSAIRE DU 31 MARS

LE 31 MARS, les spirites de toutes les contrées de la terre ont fêté l'anniversaire du dégagement matériel de l'esprit d'Allan Kardec ; au Mexique, à la Havane, dans les républiques de l'Amérique du Sud, chez les peuples de l'Europe, chacun s'est souvenu qu'Allan Kardec fut un éminent professeur, et propagateur et que ses œuvres ont aidé à émanciper et intelligenter une foule d'esprits attardés aux conceptions anthropomorphiques des vieilles religions. Les spirites veulent étudier, connaître, se rendre compte, toujours augmenter la somme de vérités qu'ils ont acquise, selon les conseils si souvent répétés du Maître en spiritisme qui avait horreur du piétinement sur place.

Nous donnons in extenso les discours suivants :

DISCOURS DU COMMANDANT DUFILHOL

Mesdames et Messieurs : C'est un devoir de reconnaissance que je viens remplir ici, en remerciant Allan Kardec d'avoir, il y a 30 ans, rendu à mon âme, troublée par le scepticisme, la clef des vérités éternelles.

En même temps, je viens vous demander de vous soumettre un aperçu de l'œuvre de notre éminent initiateur, au point de vue, tout d'actualité, de son influence sociologique.

Dans le *livre des Esprits*, livre populaire par excellence, et qui a fait le tour du monde, il met à la portée de tous les principes indispensables à notre orientation terrestre et supralterrestre ; il prouve, avec l'appui de phénomènes aujourd'hui incontestés, l'étroite connexion du monde visible et du monde invisible, ces deux parties solidaires d'un même tout ; et, comme conséquence, la réapparition périodique, sur notre planète, des mêmes êtres dans un milieu maléable qu'eux-mêmes élaborent alternativement ; comme esprits libres à divers degrés de l'échelle évolutive, comme esprits doublés de corps, pendant leur vie terrestre.

Donnée féconde, caractéristique du progrès véritable. L'humanité invi-

sible étant notre source et notre fin, notre rôle ici bas c'est la transposition dans la tonalité terrestre, de l'harmonie universelle.

La loi sociale, c'est notre conscience qui l'élabore.

Comme on fait sa civilisation on la vit.

Nos seuls collaborateurs dans cette œuvre collective, c'est nous-mêmes ; notre *criterium* consiste en ce que l'application planétaire ne doit, sur aucun point, contredire la loi naturelle universelle qui la détermine et la contient.

Cette base sociologique, ennoblie, élargie dans ses assises, nous avons le droit de la revendiquer comme un apport du spiritisme à notre civilisation en travail.

Lorsque parut le *livre des Esprits*, le second Empire était à son apogée, enorgueilli de ses succès éphémères qui semblaient promettre, aux zéloteurs de ses doctrines caduques, une longue chaîne de prospérités dorées.

La grande parole de rappel à la vérité que jetèrent, précisément à cette heure dans le monde, glissant de plus en plus au matérialisme, nos esprits initiateurs, par le livre fatidique d'Allan Kardec, était un solennel avertissement. L'humanité invisible signalait à ses délégués terrestres, au plein de l'itinéraire politique et social alors suivi, un écueil imminent, redoutable. Aucun de ceux à qui remontait la responsabilité de la déviation ne voulut entendre ; et, pour réponse, la presse inféodée nous proclama des hallucinés des visionnaires.

On tentait d'étouffer, sous le discrédit, le spiritisme naissant.

Dix ans après, l'année même où fut inauguré ce monument, par un de ses retours certains contre ses sectateurs, la force brutale ne laissait subsister de l'Empire que deuils et ruines !

Et, depuis ce tragique dénouement, dans quel sens ceux qui ont la charge du gouvernement des peuples d'Europe — unis dans leur servitude et leurs souffrances en attendant de l'être dans la liberté et la paix — sur quel but ont-ils orienté leur mouvement ? A-t-on rompu résolument avec un matérialisme fatal ? A-t-on réduit l'écart, trop manifeste, entre notre état social et la loi universelle ? Pour tout dire, a-t-on répudié le mal, ce fruit empoisonné de notre initiative dévoyée, afin de se rapprocher du bien, de la vérité dans la justice ?

Hélas ! on n'entend de toutes parts que le bruit sauvage de la lutte pour la vie ; le nombre des méfaits collectifs va grandissant sans cesse.

Quant Allan Kardec, dans les lois d'*Egalité de Travail de Liberté* — formulées sous le contrôle de représentants de l'humanité invisible qui, après avoir vécu nos misères et nos passions, n'ont gardé d'elles que leur principe vivifiant et actif ; — quand notre grand initiateur proclamait, comme moyen de réfection sociale, la coopération pour la vie, substituée à la lutte fratricide,